

Convergence des luttes. Coalition.
Coagulation. Unissons-nous !
L'union fait la force. Front commun.
Marche unitaire. Rassemblement.
Jonction.
Tous ensemble !
Encore une réunion ?
Constellation.
Pétales. Rhizomes.
Fédération. Association. Fusion.
Non-alignés. Dissolution.
Fragmentation. Retrait.
Quelle est la nature de vos relations ?
Vous vivez à cinq ?!
C'est pas un peu...
adolescent votre histoire, là ?
Et sinon,
vous les faites quand, les enfants ?
C'est très bien que tu sois tombée
amoureuse ma chérie, mais tu verras,
un jour tu rencontreras l'homme de ta vie.
Syndiquez-vous.
Soyez vous-même.
Trouvez l'âme sœur.

L'HORIZON EST ICI POUR UNE PROLIFÉRATION DES MODES DE RELATIONS

Myriam Suchet

Et voilà.
Nous y sommes. Nous sommes arrivées à ce qui commence.
Il n'y aura pas d'après. Ni lendemain qui chante,
ni catastrophe finale. Ce grignotement par miettes,
cet effondrement infime du dedans, c'est par là que ça arrive.
Inutile d'attendre que ce soit pire, ou d'espérer mieux.
Ce n'est pas étonnant, quand on y pense. Et dire que ce n'est
même pas la première fin de l'histoire, ni la dernière. C'est un
peu décevant,
peu héroïque,
mais c'est là.
Maintenant.
Notre tour.
Alors,
que la chute
soit len-en-ente.
Car c'est dans la chute
que nous y sommes.
À l'urgence de s'inventer
des ailes. D'apprendre,
comme à l'escalade, que quand on grimpe on ne chute pas :
on vole. De ne pas s'y résigner, plutôt modifier la composition
du sol, la viscosité de l'air, les lois de la gravité – s'inventer
soi-même apte à des possibilités encore impensées.
Et pourquoi pas ?
L'urgence n'est pas un état, c'est une intensité, un pic.
Je l'éprouve maintenant, comme un papillon dans mon
estomac. Qui se demande si vous aussi. Si nous ensemble.
Bien sûr, nous ne nous connaissons pas, peut-être nous
n'avons rien en commun, ou pas assez, peut-être vous vous
apprêtez à refermer ce livre qui n'a pas encore vraiment
commencé, qui ne ressemble encore à rien, qui ne rassemble
personne encore. Je ne sais pas bien comment assembler ces
mots pour qu'ils m'aident à penser. Alors je m'adresse à vous.
Car dans l'affolement de la chute, je trouve quelque chose,
quelque chose qui n'est pas une terre ferme, encore moins un
garde-fou, pas non plus un miracle ni une stratégie : un lien.
Ou plus exactement je trouve, à chaque fois,
ce lien tel ou tel, cette intensité de relation spécifique,
cette couleur inimitable, cette texture singulière qui trame un
mode de rapport que je pourrais, par habitude, dire d'amour,
d'amitié ou de camaraderie mais cela ne fait qu'en écraser la
particularité. Voici, donc, un pari : dans le rapport de force
que nous cherchons à engager de toutes nos forces et de tous
nos élans trop souvent brisés, que nous provoquons de nos
résistances obstinées, luttes hirsutes, communes précaires
et précarisées, grèves et fêtes
générales, zones autonomes à
défendre, habitations et cantines
nomades, nous avons un levier
trop peu inexploré : la texture de
chaque mode de relation.



Ouverture



Mot



Lecture



Subjectivation



Langue



Visualiser



Intertextualité



Traduction



Comparaison



Savoir



Temporalité



Possible

Myriam Suchet

L'horizon est ici

Pour une prolifération des modes de relations



éditions du commun



Les Éditions du commun reçoivent le soutien financier de Rennes Métropole et de la Région Bretagne.

Ce livre a bénéficié du soutien financier de l'UMR Thalim 7172.

Maquette intérieure et de couverture : Lucie Quézin, Benjamin Roux et Marine Ruault
Relecture : Zofia Juhier et Benjamin Roux

Éditions du commun – Rennes
www.editionsducommun.org



Les extraits et citations d'œuvres reproduits ici appartiennent à leurs créateurs, créatrices, et ayants droits respectifs et expressément mentionnés. Tout le reste de l'œuvre est, quant à lui, sous licence Creative Commons :

Attribution – Pas d'utilisation commerciale –
Partage dans les mêmes conditions 4.0 International.

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

Éditions du commun © novembre 2019

Myriam Suchet © novembre 2019

ISBN : 979-10-95630-26-5

Dépôt légal : novembre 2019

À l'indétermination de nos relations,
à ce qui se dénoue de nous.

Adresse

Convergence des luttes. Coalition. Coagulation. Unissons-nous ! L'union fait la force. Front commun. Marche unitaire. Rassemblement. Jonction. Tous ensemble ! Encore une réunion ?
Constellation. Pétales. Rhizomes. Fédération. Association. Fusion. Non-alignés.
Dissolution. Fragmentation. Retrait.

« Quelle est la nature de vos relations ? » « Vous vivez à cinq ?! » « C'est pas un peu... adolescent votre histoire, là ? » « Et sinon, vous les faites quand, les enfants ? » « C'est très bien que tu sois tombée amoureuse ma chérie, mais tu verras, un jour tu rencontreras l'homme de ta vie »
« Syndiquez-vous » « Soyez vous-même » « Trouvez l'âme sœur »

Et voilà.

Nous y sommes. Nous sommes arrivées à ce qui commence. Il n'y aura pas d'après. Ni lendemain qui chante, ni catastrophe finale. Ce grignotement par miettes, cet effondrement infime du dedans, c'est par là que ça arrive. Inutile d'attendre que ce soit pire, ou d'espérer mieux. Ce n'est pas étonnant, quand on y pense. Et dire que ce n'est même pas la première fin de l'histoire, ni la dernière. C'est un peu décevant, peu héroïque, mais c'est là. Maintenant. Notre tour. Alors, que la chute soit lente.

Car c'est dans la chute que nous y sommes. À l'urgence de s'inventer des ailes. D'apprendre, comme à l'escalade, que quand on grimpe on ne chute pas : on vole. De ne pas s'y résigner, plutôt modifier la composition du sol, la viscosité de l'air, les lois de la gravité – s'inventer soi-même apte à des possibilités encore impensées. Et pourquoi pas ?

L'urgence n'est pas un état, c'est une intensité, un pic. Je l'éprouve maintenant, comme un papillon dans mon estomac. Qui se demande si vous aussi. Si nous ensemble. Bien sûr, nous ne nous connaissons pas, peut-être nous n'avons rien en commun, ou pas assez, peut-être vous apprêtez-vous à refermer ce livre qui n'a pas encore vraiment commencé, qui ne ressemble encore à rien, qui ne rassemble encore personne. Je ne sais pas

bien comment assembler ces mots pour qu'ils m'aident à penser. Alors je m'adresse à vous. Car dans l'affolement de la chute, je trouve quelque chose, quelque chose qui n'est pas une terre ferme, encore moins un garde-fou, pas non plus un miracle ni une stratégie : un lien. Ou plus exactement je trouve, à chaque fois, ce lien tel ou tel, cette intensité de relation spécifique, cette couleur inimitable, cette texture singulière qui trame un mode de rapport que je pourrais, par habitude, dire d'amour, d'amitié ou de camaraderie mais cela ne fait qu'en écraser la particularité.

Voici, donc, une hypothèse : dans le rapport de force que nous cherchons à engager de toutes nos forces et de tous nos élans trop souvent brisés, que nous provoquons de nos résistances obstinées, luttes hirsutes, communes précaires et précarisées, grèves et fêtes générales, zones autonomes à défendre, habitations et cantines nomades, nous avons un levier encore trop peu exploré, qui réside dans la texture de chaque mode de relation.

Le pari est que nous avons des réserves de forces potentielles dans l'exploration de la manière dont nous tramons les modes de rapport – entre nous, avec ce qui nous entoure, avec nous-mêmes. Peut-être est-ce là qu'il faut agir : dans les modes d'agencement, sur les types de liaisons entre, avec, au milieu de ce que nous efforçons de faire, transformer, créer, modifier.

C'est là, dans la singularité de chaque lien que j'aimerais inviter à plonger. Expérimentons *comment* nous pouvons être en rapport. Et tant pis pour l'économie d'énergie que sécurise l'identification des formes. Générosité proliférante pour l'inventivité relationnelle !

Échappons aux pages des magazines qui veulent légiférer sur l'amour et l'amitié en distribuant de petites cases étanches. Affranchissons-nous des catégories administratives, légales, des statuts à cocher de manière exclusive. Jouons des manières de mettre en rapport les unes avec les autres, les organes avec les cellules, les pensées avec les brindilles, les parapluies avec les poussières – et jouissons de ce que chacune de ces relations, dans son caractère singulier, vient modifier de ce que semblait être l'une, l'autre, l'organe, la cellule, la brindille, le parapluie, la poussière...

On peut s'y mettre ici, tout de suite. Très simplement. Et ça peut être énorme. Pensez, éprouvez que la main qui tient le livre est articulée au bout de votre bras selon un certain angle, précis, comment le livre s'y incurve, se laisse modifier d'une certaine manière, inimitable, sous la pression de vos doigts, sur lesquels il laisse en retour de fines particules qui sentent le papier et que vous emporterez avec vous. Que les mots imprimés sur la page y sont aussi mis en scène, que le rapport qu'ils entretiennent avec ce qu'ils veulent dire dépend de beaucoup d'autres significations que celles du dictionnaire – et que la relation qui s'établit entre nous est encore à tisser – ou à faufiler, à bâtir, à esquisser, à couper-décaler. Serez-vous des lectrices assidues, attentives, suspicieuses, sur vos gardes ? Aurez-vous le goût de combler les creux du texte avec ce que cela suscitera en vous, dans la boîte noire de votre tête, dans l'intimité d'une émotion ou dans un petit mot pour m'en faire part ? Saurons-nous inventer un mode de rapport qui ne préexistait pas à mon geste d'écrire et à votre geste de lire ce livre ?

Nous n'avons peut-être pas beaucoup plus de pouvoir que des lucioles face à des tractopelles – tant mieux, nous ne voulons pas de ce pouvoir-là. Par contre, la force de notre élan pourrait se régénérer, et peut-être même trouver des pistes insoupçonnées dans une expérience relationnelle. N'est-elle pas comme un autre monde déjà-là, plié à la manière d'un origami inaperçu, un motif invisible, dans la trame du présent ?

Avec ce désir me revient un souvenir émerveillé, quoique scolaire. Nous sommes à la scène 6 de l'acte II d'*Electre* de Giraudoux : Agathe confirme à son mari qu'elle le trompe oui, effectivement, puisqu'il lui en demande la preuve – ou le démenti. Elle va même beaucoup plus loin, en lui apprenant qu'elle le trompe au-delà de ses rêves les plus fous, « avec tout » :

Ils croient que nous ne les trompons qu'avec des amants. Avec les amants aussi, sûrement... Nous vous trompons avec tout. Quand ma main glisse, au réveil, et machinalement tâte le bois du lit, c'est mon premier adultère. Employons-le, pour une fois, ton mot « adultère ». Que je l'ai caressé, ce bois, en te tournant le dos, durant mes insomnies ! C'est de l'olivier. Quel grain doux ! Quel nom charmant ! Quand j'entends le mot « olivier » dans la rue, j'en ai un sursaut. J'entends le nom de mon amant ! Et mon second adultère, c'est quand mes yeux s'ouvrent et voient le jour à travers la persienne. Et mon troisième, c'est quand mon pied touche l'eau du bain, c'est quand j'y plonge. Je te trompe avec mon doigt, avec mes yeux, avec la plante de mes pieds. Quand je te regarde, je te trompe. Quand je t'écoute, quand je feins de t'admirer à ton tribunal, je te trompe. Tue les oliviers, tue les pigeons, les enfants de cinq ans, fillettes et garçons, et l'eau, et la terre, et le feu ! Tue ce mendiant. Tu es trompé par eux.

Le potentiel politique, c'est-à-dire l'ouverture d'une brèche où créer d'autres devenirs résonne dans cet autre passage désirant. Cette fois la parole est à Kamio de *La Zone du Debors* d'Alain Damasio (Paris, Folio, « SF », 2015, p. 577-578) :

Ce matin, le réveil a sonné et votre homme endormi se tenait près de vous. Vous l'avez caressé et vous aviez envie qu'il vous fasse l'amour. Il le voulait aussi. Mais c'était l'heure pour vous. Vous vous êtes donc levée et au lieu de jouir avec lui, vous avez joui de cette coupure sèche du sol froid et du devoir respecté. Vous avez préféré le pouvoir à la puissance. Mais ce soir, quelque chose pousse. Quelque chose s'est levé en vous et a subverti l'ordre du corps. Vous pouvez le refouler, comme toujours. Ou mieux : l'épancher un ou deux soirs et le tenir en laisse le reste de vos jours. Vous pouvez. Vous l'avez fait. Vous n'avez même fait que ça : agir en responsable, rester sérieux... Jusqu'à maintenant. Ce quelque chose, ce peut être aussi infime que l'envie de se promener à la fraîche alors que le soir tombe et qu'il faut rentrer. Ça peut être le désir d'un homme, d'une femme ou de plusieurs femmes. Ça peut être l'envie de tout lâcher, sans raison, au beau milieu d'une journée de travail comme les autres. De faire une sieste au milieu du Parc bleu. De revenir sur Terre. De partir pour Pluton. De faire une fête démente et incontrôlable avec des inconnus... C'est toujours, quand ça monte, violent et doux à la fois, infime. Une simple déchirure dans le tissu peigné de l'existence. Une simple craquelure. Mais c'est par là que le désir passe. Qu'il vous dit où vous êtes et où aller. Que ça paraît éphémère et volatil, quand ça vient ! Comme ça passe vite, comme ça n'a l'air de rien, d'une lubie comme on dit ! C'est pourtant la puissance qui, toujours intempestive, à ce moment-là, passe... et qu'il faut saisir !

Revendiquons l'adolescence de ce désir universel, cette sensibilité exacerbée. Aggravons-la encore en la déclinant sur d'autres modes que la seule sensualité. Exerçons-nous

à entrer dans des rapports et à les moduler, à réinventer ce qu'on appelle amour, amitié, confiance, habiter, travailler, chercher – en prenant acte de tous les fils qui nous relient chacune et chacun à soi-même, à d'autres, aux choses.

Il ne s'agit pas de s'ouvrir indistinctement, pourtant. Dans cette enquête relationnelle, la caractérisation des modes de rapport permet aussi de résister aux injonctions à s'unir, à faire des ponts, à tisser des liens tous azimuts. Contre la tentation de l'ouverture généralisée, il faut apprendre à se déprendre, à couper les rapports délétères, à disparaître, à s'isoler. Ménager des vacuoles protectrices. Des masques. Des capes d'invisibilité. Se soustraire aux radars, aux caméras de surveillance, aux cartographies.

On y travaille déjà. Sous les tentes. Dans les ateliers de réparation de vélo, les zones de gratuité, les squats, les Scops, les Amap parfois, les kabanés, les Zad et autres Taz qui peuvent être, aussi, des temps volés aux institutions : un cours qui incube une cellule dormante, un montage qui se déchaîne, une fuite d'information. On fabrique en acte de nouveaux rapports qui ne sont pas vraiment d'employée ni de mari, où le producteur est aussi un ami, l'amie une amante – et où les enfants rêvent qu'ils seront Peter Pan quand ils seront grands, ou bien un pluvien fluviatile, pour broser les dents des crocodiles. – Et pourquoi non ? Faire proliférer les modes de relation pourrait bien ouvrir la voie à d'autres manières d'être à la fois entre nous, en nous-mêmes et au monde.

Repèretoire relationnel

La question relationnelle n'est pas nouvelle – du moins pas dans sa forme abstraite. Voilà longtemps que l'on a diagnostiqué une société liquide (Bauman). Dénoncé des replis identitaires par hypertrophie des rapports d'appartenance ou dissolution des liens de solidarité (tout le monde, sur le terrorisme). Démonstré les rouages d'une économie politique des affects (Maurizio Lazzarato) et la captation du désir par l'infrastructure capitaliste (Bernard Stiegler et Frédéric Lordon). Qu'on a rêvé qu'on puisse adopter ses parents ou ses voisins, pourquoi pas, pour inventer un nouveau droit contre les institutions relationnellement appauvrissantes (Foucault). Imaginé des éducations sentimentales qu'aucun manuel de développement personnel n'oserait (Flaubert). Tenté d'esquisser une politique relationnelle pour habiter le monde (Felwine Sarr). Composé une poétique de la Relation (Glissant). Inventé de nouvelles manières de raconter, pour faire lien (Mauvaise Troupe, Wu Ming). Pensé en termes d'alliances et de reliances, de réseau et de rhizome (Morin, Latour, Deleuze & Guattari). Que l'on a dit l'importance des liens qui libèrent (Bernard Maris) et de la fragmentation revendiquée pour accéder à une multitude de mondes relationnels et situés (Josep Rafanell i Orra) contre les illusions des autonomies toutes-puissantes, machistes, inhumaines, impossibles. Des théories du soin jusqu'à celles de l'intermédialité, on s'accorde pour mettre la relation au moyeu des préoccupations. Il reste pourtant à dire de quelle relation il s'agit, de quelle qualité, de quel type, de quelle saveur, de quelle couleur, de quelle forme elle peut être. Et changer, se transformer, s'anamorphoser.

Contre l'appauvrissante catégorisation des relations répertoriées, établies, instituées (le couple, le patron et ses employés, la belle-mère, le fils de – mais aussi dehors, plus près, par-dessus), faisons fuser les manières de s'agencer, faisons proliférer les façons d'établir les liaisons et de les habiter, de les faire muer. Le catalogue ci-dessous n'a aucune prétention à faire le tour de la question, au contraire : il pointe le nombre prodigieux des entrées possibles dans la question de la relation – et indique, en creux, combien il manque encore pour la caractériser. Ce que s'efforcera de faire la suite.

La guerre est bientôt commencée,
https://infokiosques.net/lire.php?id_article=136.

Où sont les mots, où est la maison, où sont mes ancêtres, où sont mes amours, où sont mes amis ?

Il n'y en a pas mon enfant. Tout est à construire. Tu dois construire la langue que tu habiteras, et tu dois trouver les ancêtres qui te rendent plus libre. Tu dois construire la maison où tu ne vivras point seul. Et tu dois construire

Mode d'emploi

De toutes ces citations ressortent simultanément l'importance de la question relationnelle, et le défaut de caractérisation de la relation en question. C'est là, précisément, qu'il me semble possible d'intervenir *en littéraire*. Tu sais réparer des vélos, elle bidouille l'informatique, vous faites pousser des légumes qu'on échangera contre de la lessive en copeaux et moi, j'ai la tête pleine de livres. Longtemps j'ai pu me demander « à quoi ça sert ? » et voilà que dans notre urgence je trouve, non pas une réponse mais cette autre question, qui instantanément sonne plus juste : « qu'est-ce que ça peut ? ».

En fait cette question je ne la trouve pas toute seule, mais guidée par Marc Angenot (« Que peut la littérature ? Sociocritique littéraire et critique du discours social », dans Jacques Neefs et Marie-Claire Ropars [éd.], *La Politique du texte. Pour Claude Duchet*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1992, p. 9-28). Et c'est en lisant Marielle Macé (*Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, « Essais », 2011) que je rencontre une formulation de réponse : le pouvoir octroyé par la littérature – et la responsabilité qu'elle engage, c'est de prendre soin du comment. Quelques années auparavant, Yves Citton m'avait déjà appris que lire un texte *en littéraire* implique moins, au fond, que le texte relève de la littérature que la posture ou l'attitude que l'on adopte à son égard (*Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007 et *Pour une écologie de l'attention*, Paris, Seuil, 2014).

Pour lire un texte *en littéraire* il faut tout d'abord apprendre à se débarrasser de la question « quoi ? » (la préoccupation de savoir ce qu'il raconte, de quoi il parle – piège de la paraphrase) comme de la question « pourquoi ? » (ce que l'auteur a voulu dire – mirage de l'intentionnalité auctoriale qui prétend expliquer, remonter aux causes supposées) pour se focaliser sur sa *façon* de le dire. Pour le dire autrement : l'interprétation s'attache moins au plan des énoncés (l'histoire racontée, le propos tenu) qu'à celui de l'énonciation (là où le texte est stylé, forme-sens de part en part). Bien que j'essaye d'isoler ici la spécificité de la lecture littéraire, un détour par la peinture peut être utile : il s'agit de porter attention à la *manière* de l'œuvre, celle qui saute aux yeux devant un tableau qui ne ressemble à aucun autre alors qu'il reprend un sujet mille fois représenté, une énième figuration de marine ou de cathédrale, encore un portrait de femme ou une nature morte. Dès lors que la question n'est pas « quoi ? » mais « comment ? », c'est une toute autre façon de regarder, d'écouter ou de lire qui se déploie.

Au bout du compte, cela revient encore à dire que c'est de relation qu'il s'agit : l'interprétation est, en elle-même, un mode relationnel qui n'est jamais reconductible d'un texte à un autre. Tout l'enjeu est justement d'accepter de ne jamais savoir d'emblée quelle attitude adopter, afin de l'inférer de la lecture de chaque texte. Autrement dit, la lecture littéraire est un jeu à un seul coup (l'image est, cette fois, de François Deck). Il s'agit de trouver, vis-à-vis du texte, un juste rapport de distance, d'adopter une posture, une attitude qui soit appropriée. Et, pour ce faire, il faut prêter attention à la manière, chaque fois singulière, dont un texte tisse des relations – c'est l'expérience que propose ce livre.

À chaque page, l'impulsion de départ est donnée par un fragment de texte littéraire, qui figure au centre et en haut de la page. Immédiatement sous la citation se trouve une proposition d'interprétation qui, tout en prêtant attention à la spécificité de chaque texte, interroge toujours la même entrée, à savoir la manière dont le texte suggère un mode de relation. On ne peut pas isoler ni extraire la formule relationnelle d'un texte comme on prélèverait un ensemble d'énoncés. C'est sur le plan de l'énonciation, dans la manière, donc, que se trame le motif particulier de chaque texte. Ce qu'on appelle style n'est peut-être, au fond, que ce mode de tissage si spécifique qu'il exige d'inventer une nouvelle modalité de relation, c'est-à-dire de réapprendre à lire, à chaque texte.

Tout de suite sous l'interprétation que je propose se trouvent, le cas échant, les références bibliographiques sur lesquelles je me suis appuyée. C'est un équivalent des notes reléguées en bas de page dans les ouvrages scientifiques, et aux oubliettes dans les publications « grand public ». Penser suppose pourtant une relation, un échange, un dialogue. Ce n'est que dans l'après-coup que se forge l'illusion d'une originalité comme surgissement isolé. Ce livre est intégralement tramé de choses vues, lues, entendues, glanées ici et là, chez d'autres, ailleurs. La pratique de la citation constitue ici une forme de collecte qui vise à mettre en rapport et en circulation, c'est une invitation à se mettre en résonance.

L'ensemble composé de la citation littéraire, de l'interprétation et des éventuelles références associées se trouve encadré par deux autres types de textes. À gauche se trouve un texte d'ordre théorique ou critique, emprunté aux sciences dites « dures » ou aux Humanités (sciences dites « humaines et sociales » : anthropologie, philosophie, sociologie) l'étiquette disciplinaire importe peu. Entre ce texte placé à gauche et le texte littéraire, il y a comme une même onde se propageant à travers deux milieux différents. Il ne saurait être question d'illustration ni d'explication, car illustrer ou expliquer reviendrait à subordonner l'un des textes à l'autre

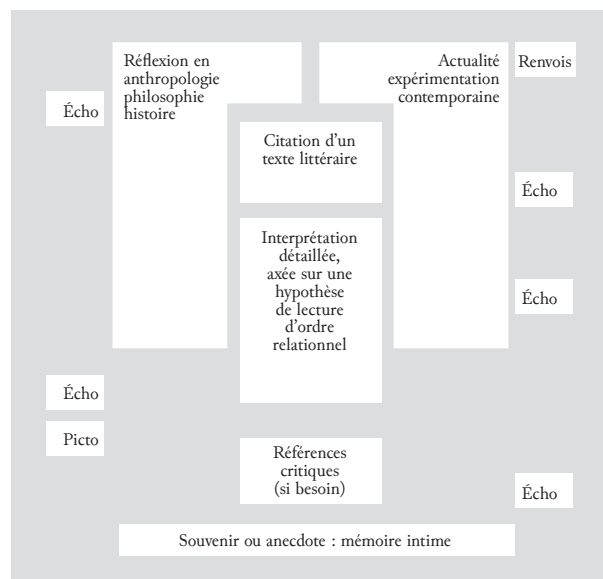
– et à se placer soi-même en posture de surplomb. Ici, c'est plutôt un geste chorégraphique ouvert : entre dans la danse qui veut, pour peu que l'on y entende un air qui fasse écho en soi – et qui promette une transformation, un décalage, un pas de côté : pas de ronron !

À droite, on trouvera un « cas » ou une expérience sensible. Ce peut être l'écho d'une expérimentation actuelle ou passée, le récit d'une situation, une œuvre d'art, un entretien, une perle glanée sur internet. Le point commun de ces matériaux divers est d'offrir l'occasion de frotter la forme relationnelle à une matière extratextuelle. Il s'agit, en outre, de contribuer à l'établissement de relations (de connivence souple ou de fédération, de mise en réseau ou de signaux de fumée) entre des collectifs et des personnes-tribus qui ne se connaissent pas toujours mais qui œuvrent ici et là, en acte, à l'établissement de rapports nouveaux.

Le bas de la page donne accès à des coulisses : la part plus intime des réflexions ou des souvenirs que j'ai toujours soigneusement omis de mentionner dans mes travaux scientifiques. Il m'est apparu qu'un travail relationnel ne pouvait passer sous silence la relation d'implication personnelle à tout ce qui se raconte. Il s'agit donc de faire remonter ce qui d'ordinaire apparaîtrait « sous la ligne » ou pas du tout, ce reste qui n'est pas comptabilisé mais qui insiste et persiste. Si l'analogie avec la comptabilité ne vous parle pas davantage que celle avec le théâtre, vous pouvez choisir d'y entendre une ligne de basse semi-continue, ou encore d'y lire une piste de sous-titres intermittents.

Autour de cette constellation, dans les marges extérieures, s'agencent des échos plus disparates et plus lointains. Tout en haut prennent place des chiffres qui renvoient à d'autres pages de ce livre, sans pourtant suivre l'ordre d'une lecture qui commencerait par le début pour progresser jusqu'à la fin. C'est une invitation à des trajectoires vagabondes, plus magnétiques ou harmoniques que la logique de la succession linéaire. En dessous de ces renvois prennent place des échos qui gambadent plus librement encore, convoquant ou plutôt évoquant d'autres textes, d'autres lieux, d'autres temps. Cette navigation suggère que les bords de la page ne coupent pas les relations qui s'y trament, au contraire.

Les rabats viennent matérialiser de façon plus concrète encore l'articulation du livre avec ce qui le traverse, le déborde, le dépasse et contribue à le tramer en extension. C'est une idée qui a émergé des discussions entre éditeur, maquettiste, graphistes et autrice – quel plaisir de relation ! Sur ces rabats figurent les pictogrammes qui apparaissent aussi en haut de chaque page. Loin de composer une nomenclature, ces pictogrammes (ou sigles, ou glyphes) tiennent lieu d'un infini hors de



toute représentation, ils prolifèrent sans totalisation possible ni souhaitable. Nous (éditeur, maquettiste, graphistes et autrice, toujours !) les avons imaginés comme des entrées dans une espèce de catalogue incomplet et dérangé, ou dans un manuel d'échauffement pour une gymnastique encore inconnue. L'élan est donné par le terme « repèrotoire » forgé par Daniel Canty, qui donne son titre à la section précédente et suggère un anti-répertoire pour perdre ses repères au lieu de chercher à s'y retrouver. Toujours dans cet élan, l'index final offre une occasion encore différente de parcourir le volume – en espérant que vous en inventerez, à votre tour, d'imprévisibles.

Enfin, l'espace interstitiel (grisé sur l'image ci-dessus) n'est pas inerte, au contraire : il correspond au lieu d'activation des relations entre les différents éléments agencés sur la page.

La maquette de ce livre s'inspire du Talmud, ou plus précisément de la transcription de la Loi orale révélée à Moïse sur le Sinaï, augmentée des discussions, analyses, disputes et commentaires qui ont accompagné sa transmission de génération en génération. Consigné par écrit dans la période de péril qui culminera avec la destruction du Temple de Jérusalem (70 après J.-C.), le Talmud sera imprimé (dans l'une de ses deux versions, celle de Babylone) entre 1520 et 1523 à Venise, par Daniel Bomberg qui en fixe définitivement la mise en page, la foliotation et la typographie.

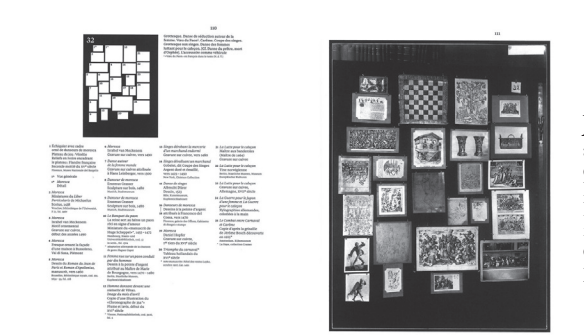
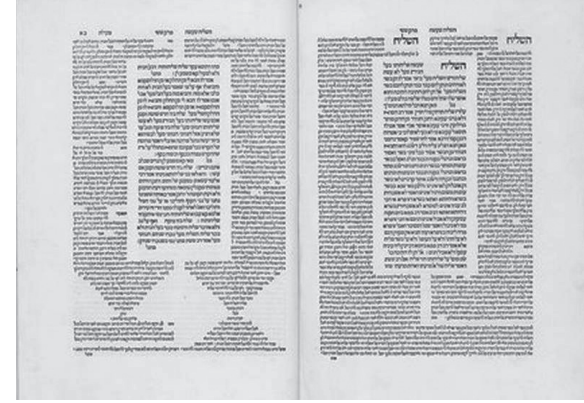
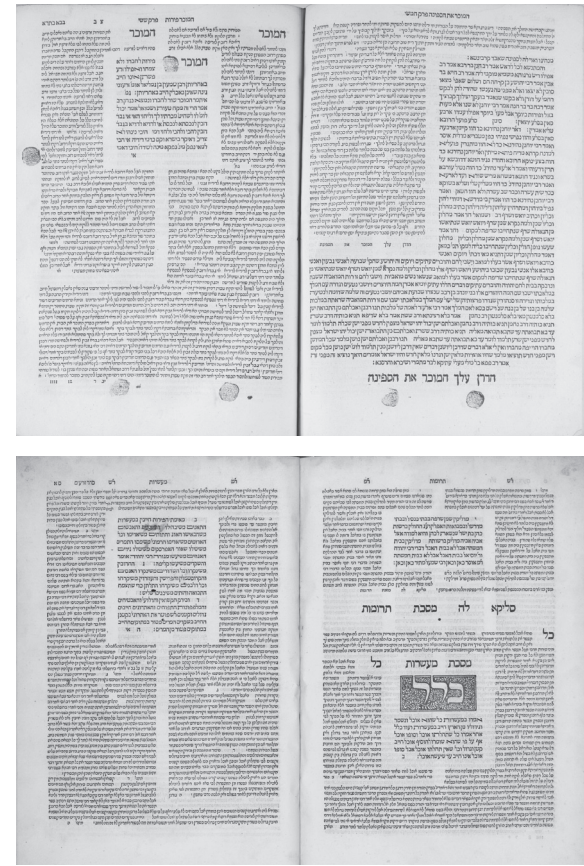
Le Talmud est en lui-même une forme relationnelle dans la mesure où il agence des textes, des commentaires, des interprétations, des enseignements qui se répondent, se contredisent, se citent, se corrigent, s'explicitent, se discutent, sans jamais se substituer les uns aux autres ni empiéter les uns sur les autres alors qu'ils partagent l'espace d'une même page.

	Numéro de feuille et de page	Numéro du chapitre	Massékhtë hachass (références dans le talmud)
	Nom du traité	Nom du chapitre	
Référence du Ein Mishpat	ב	פיק רישון	מאימי
1 ^{er} mot de la michna	ב	פיק רישון	מאימי
Texte de la michna	ב	פיק רישון	מאימי
Commentaires de Tossafotes	ב	פיק רישון	מאימי

Texte de la guemara Commentaires de Rachi

J'ai parfois raconté que mes recherches sur l'imaginaire hétérologue trouvaient un point d'impulsion dans les repas de famille, animés d'autant de langues que de convives, que cela n'empêchait pas de converser, de raconter, de se disputer. Autour de la table, le mot de passe n'était pas une seule et même langue, mais le désir de faire se frotter leurs différences. Ou du moins c'est l'histoire que j'ai envie de raconter. Peut-être est-ce, précisément, parce que le Talmud ne fait pas partie de ce qui m'a été transmis qu'il me permet d'inventer une mémoire. Je découvre que justement, une même page de Talmud contient trois ou quatre langues, ou plutôt une même langue dans trois ou quatre saisies temporelles différentes, ce qui permet d'ailleurs de dater les commentaires. Rapprocher le Talmud d'une table de convives n'est ni sacrilège, ni nouveau : le *Choulhan Aroukh* (« table dressée ») est un code de Loi compilé par Joseph Caro au XVI^e siècle à Safed et complété par la *Mappa* (« nappe ») de Moïse Isserlès. La ressemblance du Talmud et du *Shulchan Aruch*, ainsi que des *Seating charts* d'Amy Sillman me semble frappante (je dois cette découverte à Geoffrey Stern, aka Shlomo Stern, sur le site Madlik, <https://madlik.com/category/social-commentary/page/8/>).

On peut aussi rapprocher cette structure de l'*Atlas Mnémosyne* de Warburg, qui constitue des constellations à partir de détails fantômes (et c'est en cherchant à approfondir ce rapprochement que je retrouve à la fois la piste de



Aby Warburg, *Atlas Mnémosyne*, avec un essai de Roland Recht, Paris, « Écrits II », L'Écarquille & Institut national d'histoire de l'art, 2012, p. 110-111.

Amy Sillman, « Seating plan », Frieze, Mai 2009.



Sillman, Amy. "Seating Plan." Frieze. May 2009: 12.

Page du Choulhan Aroukh (en hébreu « table dressée »).



Didi-Huberman et une autre référence : Jonathan Rosen, *The Talmud and the Internet : A Journey Between Worlds*, New York, Farrar Straus and Giroux, 2000).

Deux des commentateurs les plus érudits du Talmud, Arsène Darmesteter (*Le Talmud*, Paris, Allia, 1991 [1888]) et Adin Steinsaltz (*Introduction au Talmud*, traduction de l'anglais par Nelly Hansson, Paris, Albin Michel, 2002), évoquent les « associations » pour rendre compte du type de liaison, à la fois nécessaire et souple, entre les textes. Marc-Alain Ouaknin, qui a par ailleurs retracé « la tradition de l'histoire de la Tradition » talmudique (*Le livre brûlé. Philosophie du Talmud*, Paris, Le Seuil, 1994), offre une image qui me semble à la fois séduisante et juste pour rendre sensible ce mode de rapport : la caresse.

Marc-Alain Ouaknin, *Éloge de la caresse. Lire aux éclats*, Paris, Seuil, Points essais, 1994, p. 18–19.

La caresse découvre une intention, une modalité d'être qui ne se pense pas dans son rapport au monde comme saisir, posséder, ou connaître. La caresse n'est pas un savoir mais une expérience, une rencontre. La caresse n'est pas une connaissance de l'être mais son respect. La caresse n'est ni pouvoir, ni violence, mais tendresse. Elle n'est pas fusion, mais relation. Énigme d'une relation sans relation. [...] La philosophie de la caresse ébranle les perceptions univoques et finies où la pensée est déjà faite, où tout est instauré une fois pour toutes. Refus des pensées déjà pensées, des paroles déjà parlées, assimilées, inertes et mortes.

L'image de la caresse vient, dans la démonstration de Ouaknin, d'une observation pragmatique : puisque l'hébreu écrit ne note pas les voyelles, on lit du bout des doigts et une partie des lettres échappe, nécessairement, emportant avec elle la certitude d'un sens défini. Chaque mot, en effet, peut se lire de différentes manières, induisant des interprétations multiples. À cela s'ajoute l'absence de ponctuation, qui brouille les limites entre les phrases, et parfois entre les mots. Il s'agit de ne pas verrouiller le sens en fermant le poing, de ne pas chercher à se saisir du texte mais de favoriser l'efflorescence des possibilités qui s'y logent. D'y éveiller le désir de lignes de devenir.

Éprouverez-vous l'appel de la caresse ? Les pages qui suivent sauront-elles vibrer, sensibles, sous vos doigts ? J'ai pensé ce livre comme un potentialisateur, un démultiplicateur, un accélérateur à prolifération de relations encore inédites ou inaperçues. Puissez-vous l'effeuiller comme une marguerite aux pétales si nombreux qu'il faudrait plus de mille et une nuits pour faire l'expérience de chaque intensité relationnelle.

« y trouve qui veut ce qu'il veut. Ce sont des amorces. L'important, c'est qu'elles promettent »

Roland Barthes, « Plaisir aux classiques » [1941]
Œuvres I, Paris, Seuil, 2002, Essais littéraires, p. 50.

Lecteur, tu tiens donc ici, comme il arrive souvent, un livre que n'a pas fait l'auteur,
quoiqu'un monde y ait participé. Et qu'importe ?

Henri Michaux, « Postface », *Plume* précédé de *Lointain intérieur*,
Paris, Gallimard, « Poésie », 1963, p. 220.

55 Denis Diderot, « Le Rêve de d'Alembert » (1769), dans *Le Neveu*
56 *de Rameau et autres dialogues philosophiques*, Paris, Gallimard,
76 « Folio », 1972, p. 196.
79

115 Et vous parlez d'individus, pauvres philosophes ! Laissez là
142 vos individus : répondez-moi. Y a-t-il un atome en nature
rigoureusement semblable à un autre atome ?...
Non... Ne convenez-vous pas que tout tient
en nature et qu'il est impossible qu'il y ait
un vide dans la chaîne ? Que voulez-vous
donc dire avec vos individus ? Il n'y en a
point, non, il n'y en a point... Il n'y a qu'un
seul grand individu, c'est le tout.
Dans ce tout, comme dans une machine,
dans un animal quelconque, il y a une partie
que vous appellerez telle ou telle :
mais quand vous donnerez le nom d'individu
à cette partie du tout, c'est par un concept
aussi faux que si, dans un oiseau,
vous donniez le nom d'individu à l'aile,
à une plume de l'aile... Et vous parlez
d'essences, pauvres philosophes !
Laissez là vos essences. Voyez la masse
générale, ou si, pour l'embrasser, vous
avez l'imagination trop étroite, voyez votre
première origine et votre fin dernière...
Ô Architas ! Vous qui avez mesuré le globe,
qu'êtes-vous ? Un peu de cendre...
Qu'est-ce qu'un être ?... La somme d'un
certain nombre de tendances... Est-ce que
je puis être autre chose qu'une tendance ?...
Non, je vais à un terme... Et les espèces ?...
Les espèces ne sont que des tendances à
un terme commun qui leur est propre...
Et la vie ?... La vie, une suite d'actions et
de réactions... Vivant, j'agis et je réagis
en masse... mort, j'agis et je réagis en
molécules... Je ne meurs donc point ?...
Non, sans doute, je ne meurs point en ce
sens, ni moi, ni quoi que ce soit...
Naître, vivre et passer, c'est changer de
formes... Et qu'importe une forme ou une
autre ? Chaque forme a le bonheur et le
malheur qui lui est propre. Depuis l'éléphant
jusqu'au puceron... depuis le puceron jusqu'à
la molécule sensible et vivante, l'origine de
tout, pas un point dans la nature entière qui
ne souffre ou qui ne jouisse.

Verlaine, *Sagesse*, III, Paris, Société
générale de librairie catholique, 1880.

Le ciel est, par-dessus le toit,
Si bleu, si calme !
Un arbre, par-dessus le toit,
Berce sa palme.

L'interprétation que je viens de proposer, focalisée sur l'emploi de la préposition « par-dessus » aux vers 1 et 3, n'épuise pas les potentialités relationnelles de ces quatre vers de Verlaine. Aucune des interprétations proposées dans ce livre, d'ailleurs, ne viendra à bout d'aucun des textes – et c'est heureux. Il resterait ici, par exemple, à se pencher sur le quatrième vers, remarquable par l'emploi du verbe « berce » et le déterminant possessif de troisième personne du singulier « sa » pour décrire le rapport d'un arbre à « sa palme ». À l'école, j'ai appris à manier une boîte à outils qui me permet de repérer une figure de style appelée : personnification. Dans cette perspective, on interprète « berce sa palme » comme le signe que l'arbre est traité à la manière d'un être humain : il est décrit comme un père ou une mère avec son nourrisson. Cette explication, pourtant, sonne faux. Dans l'économie générale de ce tableau, où le ciel est collé « par-dessus » le toit, le traitement de l'arbre consiste moins à l'assimiler à une figure humaine qu'à lui faire subir une recomposition : il s'agit de se défaire de l'évidence avec laquelle la branche se rattache nécessairement à l'arbre, pour poser la question de leur rapport sous un jour nouveau. En l'occurrence, on découvre une relation de tendresse, qui n'a rien de spécifiquement humaine, mais émane de l'agencement de l'arbre, du vent, et des palmes. Si l'on accepte de ne pas plaquer la forme de l'individu sur l'arbre pour, au contraire, envisager l'individu à partir de l'arbre recomposé, toutes les relations qui trament le bras et la main, la jambe et le pied, la tête et le tronc deviennent susceptibles de se transformer...

Entrée « Personnifier » dans *Le Littré*.

1. Attribuer à une chose inanimée les sentiments, le langage, etc. d'une personne.
« Il n'y a point de figure plus ordinaire dans la poésie, que de personnifier les choses inanimées, et de leur donner du sentiment, de la vie et des passions », Boileau, Longin, *Subl.* Réfl. 11.
« Quelques fabulistes ont même personnifié des êtres abstraits ; nous avons une fable connue où l'auteur fait parler le jugement avec l'imagination », Dumarsais, *Œuv.* t. IV, p. 205.

À rebours de la personnification, c'est comme métamorphose que la littérature me touche dans toute sa puissance. Là où la perception ordinaire tend volontiers à l'anthropomorphisme (rabattant la différence du palmier, du chat, ou du nuage sur le vécu et les attributs de notre espèce), l'œuvre ouvre des mondes auxquels nos

facultés humaines, nos corps humains, nos formes de vie spécifiques n'ont pas accès. Dans cette perspective, ce vers m'apparaît comme une invitation à devenir arbre, à redessiner le monde à partir de son faisceau relationnel à lui. Et à m'y laisser berce.

Antonin Artaud, *Pour en finir avec le jugement de Dieu*, Paris, Gallimard, « Poésie », 2003, p. 160.

[...] L'homme est malade parce qu'il est mal construit.
Il faut se décider à le mettre à nu pour lui gratter
cet animalcule qui le dérange mortellement,

Dieu,
et avec Dieu
ses organes,

Car liez-moi si vous le voulez, mais il n'y
a rien de plus inutile qu'un organe.

Lorsque vous lui aurez fait un corps sans
organes,
alors vous l'aurez délivré de tous ses
automatismes
et rendu sa véritable liberté.
Alors vous lui réapprendrez à danser à
l'envers
comme dans le délire des bals musette
et cet envers sera son véritable endroit...

Patrice Guinard, « Par l'Abécédaire
de Gilles Deleuze : Témoignage »,
Concepts, Bruxelles, Sils Maria, 2002,
disponible en ligne.

Le *Corps-sans-organes*, autre qu'un corps
inerte et dénué d'organes, mais un corps
plein, ouvert au possible, une matrice
énergétique informelle ayant neutralisé
la subordination et la hiérarchisation
des organes, lesquelles paralysent
l'expression du corps ; les *Devenirs* →
enfant → animal → imperceptible →
moléculaire... lesquels sont toujours
et des ressourcements de pouvoir
et des états de transformation de la
perception, des déplacements du « point
d'assemblage » (Carlos Castaneda).

David
Abraham,
*Comment la
terre s'est tue*,
traduction
de l'anglais
(États-Unis)
par Didier
Demorcy
et Isabelle
Stengers,
Paris, La
Découverte
– Les
Empêcheurs
de penser en
rond, 2013,
p. 35.
En tant
qu'humains,
nous
connaissons
bien les
besoins et les
capacités du
corps humain
– nous vivons
nos propres
corps et nous
connaissons
donc, de
l'intérieur, les
possibilités
de notre
forme. Nous
ne pouvons
connaître
avec la même
familiarité et la
même intimité
l'expérience
vécue d'une
couleuvre
à collier ou
d'une tortue
serpentine ;
il nous est
difficile d'avoir
une expérience
précise des
sensations
d'un colibri
collectant, à
petites gorgées,
le nectar d'une
fleur, ou d'un
hévée absor-
bant la lumière
du soleil. Et,
pourtant, nous
savons ce que
l'on sent en
buvant l'eau
fraîche d'une
source ou en
se prélassant
et s'étirant au
soleil. Notre
expérience
peut être sans
doute une
variante de ces
autres modes
de sensibilité,
néanmoins
nous ne pou-
vons, en tant
qu'humains,
faire l'expé-
rience précise
des sensations
vivantes d'une
autre forme.

Ossip Mandel'shtam,
De

l'Interlocuteur,
traduction
du russe par
Léon Robel,
dans Martine
Broda, *Dans
la main de
personne*,
Essai sur Paul
Celan, Cerf,
Paris, 1986,
p. 54-55.

À qui parle-t-il
donc ? C'est
une question
épineuse et
très actuelle,
ne serait-ce
que parce que
les symbolistes
jusqu'à ces
derniers
jours évitent
de la poser
carrément.
[...] Chacun
a des amis ?
Pourquoi le
poète, lui,
n'a-t-il pas
la possibilité
de s'adresser
à ceux qu'il
aime, à ceux
qui lui sont
naturellement
proches ?
Au moment
critique, un
navigateur
jette dans les
eaux de l'océan
une bouteille
cachetée
contenant
son nom et la
description de
sa destinée.
Au bout
de longues
années, errant
dans les dunes,
j'apprends
la date de
l'événement,
les dernières
volontés du
défunt.
J'avais le droit
de le faire.
Je n'ai
pas décacheté
une lettre
destinée à
autrui, la lettre
enfermée dans
la bouteille est
adressée à celui
qui la trouvera,
c'est moi qui
l'ai trouvée,
donc j'en suis
le destinataire
secret.

Gilles Deleuze, *Proust et les signes*, Paris, Puf, Quadrige, 1964,
p. 118-123.

Ce qui force à penser, c'est le signe. Le signe est l'objet d'une rencontre ; mais c'est précisément la contingence de la rencontre qui garantit la nécessité de ce qu'elle donne à penser. [...] De deux façons différentes, les signes mondains et les signes amoureux sont interprétés par l'intelligence. Mais il ne s'agit plus de cette intelligence abstraite et volontaire, qui prétend trouver par elle-même des vérités logiques, avoir son ordre propre et devancer les pressions du dehors. Il s'agit d'une intelligence involontaire, celle qui subit la pression des signes, et s'anime seulement pour les interpréter, pour conjurer ainsi le vide où elle étouffe, la souffrance qui la submerge. En science et en philosophie, l'intelligence vient toujours avant ; mais le propre des signes, c'est qu'ils font appel à l'intelligence en tant qu'elle vient après, en tant qu'elle doit venir après. Il en est de même de la mémoire : les signes sensibles nous forcent à chercher la vérité, mais ainsi mobilisent une mémoire involontaire (ou une imagination involontaire née du désir). [...] Dans un texte de *La République*, Platon distingue deux sortes de choses dans le monde : celles qui laissent la pensée inactive, ou lui donnent seulement le prétexte d'une apparence d'activité ; et celles qui donnent à penser, qui forcent à penser. Les premières sont les objets de reconnaissance ; toutes les facultés s'exercent sur ces objets, mais dans un exercice contingent, qui nous fait dire « c'est un doigt », c'est une pomme, c'est une maison, etc. Au contraire, il y a d'autres choses qui nous forcent à penser : non plus des objets reconnaissables, mais des choses qui font violence, des signes rencontrés.

Ce passage du Grand Meaulnes est pour moi un premier émoi littéraire. Je me suis identifiée, je crois, au regard amoureux plus qu'à tel ou tel personnage. C'est un souvenir brumeux comme un rêve, une fête fantôme dans laquelle des masques apparaissent et disparaissent. Me revient alors un film dont le souvenir est tout aussi estompé (japonais ?). Je crois voir un renard danser dans le brouillard, irréel. Et puis, plus rien...

John Berger, *La forme d'une poche*, traduction de l'anglais par Anne et Michel Fuchs, Lyon, Fage, 2003.

Il peut arriver soudainement, de façon inattendue, et le plus fréquemment dans une semi-lumière fugitive, que nous discernions le paysage d'un autre ordre visible qui croise le nôtre et n'a rien à voir avec lui. Au cinéma, la vitesse d'un film est de 25 images par seconde. Dieu sait combien d'images par seconde dans notre perception quotidienne. Mais c'est comme si, en ces brefs instants dont je parle, soudain et de façon déconcertante, nous voyions entre les images. Nous accédons à une partie du visible qui ne nous était pas destinée. Peut-être était-elle destinée aux oiseaux nocturnes, aux rennes, aux furets, aux anguilles et aux baleines...

51
148
140
144

Charles Baudelaire,
« À une passante »,
Les Fleurs du Mal, Paris,
Gallimard,
« Poésie »,
1972, p. 126.
Un éclair...
puis la nuit !

Wong Kar-wai,
Les Anges déchus, 1995.

Paul Celan,
« Allocution prononcée lors de la réception du prix de littérature de la Ville libre hanséatique de Brême »,
Le Méridien et autres proses, traduction de l'allemand par Jean Launay, Paris, Seuil,
« La Librairie du XX^{ème} siècle », 2002,
p. 57.
Le poème peut, puisqu'il est un mode d'appropriation du langage et, comme tel, dialogique par essence, être une bouteille à la mer, mise à l'eau dans la croyance – pas toujours fort d'espérances, certes – qu'elle pourrait être en quelque lieu et en quelque temps entraînée vers une terre, Terre-Cœur peut-être.

Alain-Fournier, *Le Grand Meaulnes*, Paris, Éditions Émile-Paul Frères, 1948 [1913], p. 91-92.

On aborda devant un bois de sapins. Sur le débarcadère, les passagers durent attendre un instant, serrés les uns contre les autres, qu'un des bateliers eût ouvert le cadenas de la barrière... Avec quel émoi Meaulnes se rappelait dans la suite cette minute où, sur le bord de l'étang, il avait eu très près du sien le visage désormais perdu de la jeune fille ! Il avait regardé ce profil si pur, de tous ses yeux, jusqu'à ce qu'ils fussent près de s'emplier de larmes. Et il se rappelait avoir vu, comme un secret délicat qu'elle lui eût confié, un peu de poudre restée sur sa joue...

Ce passage raconte la rencontre du Grand Meaulnes avec Yvonne de Galais. La scène a quelque chose de cinématographique, comme un très gros plan qui donnerait à voir la texture de la peau, le grain de « la poudre restée sur sa joue ». Les personnages ne se connaissent pas et ne feront jamais davantage connaissance, mais ils partagent un instant intense d'intimité. La fugitivité de cet instant, l'imminence de la perte, la sensation d'un « émoi » et la dimension onirique de la fête masquée sont augmentés des imparfaits et d'un irréel du passé (« qu'elle lui eût confié ») qui plongent la scène dans les brumes du lointain ou du rêve. Il restera, pourtant, un élément précis de cette rencontre pour le Grand Meaulnes : la sensation d'avoir été le destinataire d'un signe. Serait-ce en cela que consiste le sentiment amoureux tel qu'il s'éprouve ici ? Aux yeux de l'amoureux, le moindre détail de l'univers lui est adressé et devient signifiant, sinon interprétable : en focalisation interne, une trace de poudre devient « un secret » qui est destiné. De quoi est-ce le signe, au juste, on ne le saura peut-être jamais. Mais le personnage se trouve différent, comme augmenté d'avoir perçu qu'il y avait là davantage qu'un peu de poudre : une autre dimension chiffrée comme un mystère.

Je cherche et voilà que le film s'appelle Rêves (夢, Yume d'Akira Kurosawa, 1990). Mon souvenir correspond à l'épisode « Soleil sous la pluie » : le petit garçon transgresse les interdits pour assister, caché, à la cérémonie nuptiale des renards dans la forêt. J'avais oublié l'exil qu'il subira pour retenir, seulement, les particules de lumière dans le ballet de la pluie et la brume – la vision incertaine mais inoubliable des renards en fête.

30 Oswald Ducrot, *Le Dire et le dit*, Paris, Éditions de Minuit, 1984,
38 p. 205, 210 et 211.
45
81

[...] Le locuteur, responsable de l'énoncé, donne existence, au moyen de celui-ci, à des énonciateurs dont il organise les points de vue et les attitudes.

Pour que naisse l'ironie, il faut que toute marque de rapport disparaisse, il faut « faire comme si » ce discours était réellement tenu, et tenu dans l'énonciation même. C'est l'idée que j'essaie de rendre en disant que le locuteur « fait entendre » un discours absurde, mais qu'il le fait entendre comme le discours de quelqu'un d'autre, comme un discours distancié.

Parler de façon ironique, cela revient, pour un locuteur L, à présenter l'énonciation comme exprimant la position d'un énonciateur E, position dont on sait par ailleurs que le locuteur L n'en prend pas la responsabilité et, bien plus, qu'il la tient pour absurde. Tout en étant donné comme le responsable de l'énonciation, L n'est pas assimilé à E, origine du point de vue exprimé dans l'énonciation. [...] j'ajouterai qu'il est essentiel à l'ironie que L ne mette pas en scène un autre énonciateur, E, qui soutiendrait, lui, le point de vue raisonnable. Si L doit marquer qu'il est distinct de E, c'est d'une façon tout différente, en recourant par exemple à une évidence situationnelle, à des intonations particulières, et aussi à certaines tournures spécialisées dans l'ironie comme « C'est du joli », « Excusez du peu », etc.

André Breton, *Introduction au discours sur le peu de réalité, Œuvres complètes, tome II, Paris, Gallimard, « La Pléiade », p. 276-277.* Il s'est trouvé quelque'un d'assez malhonnête pour dresser un jour, dans une notice d'anthologie, la table de quelques-unes des images que nous présente l'œuvre d'un des plus grands poètes vivants ; on y lisait : « *Lendemain de chenille en tenue de bal* veut dire papillon. *Mamelles de cristal* veut dire : une carafe, etc. » Non, monsieur, ne veut pas dire. *Rentrez votre papillon dans votre carafe.* Ce que Saint-Pol-Roux a voulu dire, soyez certain qu'il l'a dit.

Pierre Tevanian et Sylvie Tissot, « Pourquoi les mots sont importants. Retour sur dix années d'analyse des discours », *Les Mots sont importants*, Paris, Libertalia, 2015, p. 13-14.

Du point de vue de la critique de la langue, tous ces types d'émissions méritent une lecture politique même si, de fait, nous concentrons pour notre part l'essentiel de notre attention sur l'information, le commentaire et le débat, en pointant deux langues sensiblement différentes, mais passibles des mêmes critiques :

Corneille, *Le Cid*, III, 4, [réplique de Chimène]

- Va, je ne te hais point

À l'école, cette bribe de vers sert d'exemple pour apprendre ce qu'est une litote : figure de style qui consiste à en dire moins pour suggérer davantage. La litote est souvent confondue avec l'euphémisme, qui consiste aussi à atténuer l'expression en choisissant des termes en sourdine, mais avec une visée inverse : là où le second cherche à atténuer l'intensité du message (« il n'est plus » pour « il est mort »), la première maximise l'effet (« je ne te hais point » voudrait dire « je t'aime à la folie »). Or, précisément, ce n'est pas du tout ce que cherche à produire ni à exprimer Chimène qui ne dit (dans la fiction de discours qui lui est attribué) pas autre chose que ce qu'elle dit. Tout le déchirement du personnage tient justement dans cette haine impossible – qui n'est pas l'amour fou. L'exercice de paraphrase ou de reformulation empêche de se mettre à l'écoute du texte et d'accepter le choc de ce qui est énoncé. Sous prétexte de décoder ce qu'il aurait voulu dire, on suppose une expression qui se tiendrait derrière ou dessous du texte. Regardons de plus près : apparaît une formule qui tient dans une assertion négative à la première personne du singulier, apposée à un impératif. Il s'agit, à l'évidence, d'un vers tronqué puisque la métrique de l'alexandrin n'y est pas respectée. Pour être juste, le vers compte en effet la réplique de Chimène, qui compose le premier hémistiche (les six premières syllabes) puis la réponse de Don Rodrigue : « Tu le dois. » à laquelle Chimène répond à son tour : « Je ne puis. ». Loin d'énoncer l'inverse de ce qui est vraiment dit ou même de l'atténuer, la réplique est si littérale qu'elle essaime ses tournures négatives et impératives au-delà d'elle-même : c'est l'impossibilité à haïr qui fait brûler Chimène, incapable de se résoudre à tuer celui qui est venu lui demander la mort, mais aussi l'honneur, en cessant de l'aimer. Pour le dire encore autrement : loin de masquer l'émotion profonde d'une Chimène¹ intérieure, cette réplique de Chimène⁰ projette l'image d'une Chimène⁺¹ idéale car capable de désamour.

La tournure négative n'oppose donc pas deux intensités (aimer plus ou moins), mais deux manières d'aimer. Il y aurait, d'une part, un amour en droit, celui qui devrait être et d'autre part un amour de fait, éprouvé et répréhensible. Dans cette réplique, Chimène oppose deux modalités amoureuses : l'adéquation à l'émotion ressentie et la conformité aux règles régissant la socialité dans laquelle cette émotion s'éprouve. Loin de tout sentimentalisme, il ne s'agit pas de plaindre l'amoureuse ni de conclure que « les sentiments ne se commandent pas » mais de prendre acte de l'opposition entre deux visions du monde qui projettent deux images de soi : l'une où prévalent l'émotion et son expression, l'autre où importent les valeurs sociales que l'on se donne pour guide.

Anna Jaubert, « Dire et plus ou moins dire. Analyse pragmatique de l'euphémisme et de la litote », *Langue française*, vol. 160, no. 4, 2008, p. 105-116.

L'euphémisme reproduit la voix d'un interdiscours lénifiant, et le clivage énonciatif y est en quelque sorte dépassé, lexicalisé par son support : de ce fait il ne donne pas à voir de confrontation ; la litote, elle, repose sur un dialogisme interlocutif, la confrontation de deux points de vue implique que le clivage énonciatif reste en tension.

- la langue du journalisme d'information ou d'enquête, dont nous dénonçons la fausse neutralité, la croyance naïve au « fait » et la méconnaissance de sa construction sociale (nous avons par exemple produit plusieurs analyses déconstruisant l'apparente réalité objective du « problème de l'immigration », du « problème des quartiers sensibles », du « problème de l'insécurité » et du « problème du voile à l'école », ou encore la fausse évidence, considérée comme acquise dans la plupart des reportages, d'une augmentation et d'une spécificité banlieusarde et « arabo-musulmane » des violences sexistes).

- la langue du commentaire autorisé, désormais rebaptisé « décryptage », dont nous dénonçons la fausse impartialité en mettant à jour leurs partis-pris implicites, leurs points aveugles et leurs présupposés idéologiques.

André Gide, « Billets à Angèle », 1921, dans *Incidences*. Le classicisme - et par là j'entends : le classicisme français - tend tout entier vers la litote. C'est l'art d'exprimer le plus en disant le moins.

Gilles Deleuze, *Pourparlers, Paris, Les Éditions de Minuit, 1990, p. 176-177.* On fait parfois comme si les gens ne pouvaient pas s'exprimer. Mais, en fait, ils n'arrêtent pas de s'exprimer. [...] La bêtise n'est jamais muette ni aveugle. Si bien que le problème n'est plus de faire que les gens s'expriment, mais de leur ménager des vagues de solitude et de silence à partir desquelles ils auraient enfin quelque chose à dire. Les forces de répression n'empêchent pas les gens de s'exprimer, elles les forcent au contraire à s'exprimer. Douceur de n'avoir rien à dire, droit de n'avoir rien à dire, puisque c'est la condition pour que se forme quelque chose de rare ou de rareté qui mériterait un peu d'être dit. Ce dont on crève actuellement, ce n'est pas du brouillage, c'est des propositions qui n'ont aucun intérêt.



Isabelle Fremeaux et John Jordan, *Les Sentiers de l'utopie*, Paris, Zones, La Découverte, 2011, p. 242. Alors que chacun ici [au ZEGG, en allemand : « Zentrum für experimentelle Gesellschaftsgestaltung », soit « Centre pour un design culturel expérimental »] conçoit le sexe comme l'une des plus grandes forces d'attraction dans la vie, et comme quelque chose qui ne doit pas être caché, tout le monde n'aime pas comme Ulf. Il y a des personnes impliquées dans des relations monogames, d'autres ouvertes à de multiples aventures, et même certaines qui veulent rester chastes. Ici, ce qui est important n'est pas le nombre des amants que vous pouvez avoir, mais à quel point vous êtes capable d'apprendre à faire confiance aux autres et être transparent avec vos émotions. ZEGG a pour objet l'honnêteté radicale autant que le sexe révolutionnaire. « Il y a un flot vital naturel qui met les êtres en relation ici, poursuit Ulf. Je rencontre souvent les gens au bon moment et il se produit alors quelque chose, c'est une sorte d'auto-organisation qui se produit lorsque l'on vit en proximité ».

Charles Fourier, *Le Nouveau Monde amoureux* [1816], document produit en version numérique par Marcelle Bergeron, Montréal, Québec, p. 22, disponible en ligne.

Débutons par une définition abrégée des 5 ordres d'amour...

- 1° l'ordre simple ou radical (composé du matériel simple ou du sentimental simple) ;
- 2° l'ordre composé ou balance (qui comprend les 2 éléments d'amour) ;
- 3° l'ordre polygame, ou transcendant qui applique à plusieurs unions l'amour composé ;
- 4° l'ordre omnigame ou unitaire (comprenant les orgies composées, chose inconnue en civilisation ou orgie crapuleuse) ;
- 5° l'ordre ambigu ou mixte multiple bâtard qui comprend des genres aujourd'hui tombés en désuétude.

Cette division n'a rien d'arbitraire. C'est la marche progressive de la nature. Comme dans la série 2-4-8, 16 nombres multiples de 2, l'ambigu se composerait de tous les nombres intermédiaires. Nous ne connaissons que les 2 premiers ordres, le simple et le composé et nous n'admettons légalement que la deuxième... Nos coutumes ne permettent légalement ni la céladonie pure ni le cynisme pur ; il n'y a chez nous d'amour légal que le 2^{ème} ordre ou amalgame supposé, lien matériel et spirituel. Ces deux liens étant exigés, tous deux, par la constitution et la religion, dans le nœud du mariage où l'on ne voit si souvent que le lien matériel.

Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu tome 5, Les Jeunes filles en fleur*, 1919, texte disponible sur Wikisource.

Il en était d'Albertine comme de ses amies. Certains jours, mince, le teint gris, l'air maussade, une transparence violette descendant obliquement au fond de ses yeux comme il arrive quelquefois pour la mer, elle semblait éprouver une tristesse d'exilée. D'autres jours, sa figure plus lisse engluait les désirs à sa surface vernie et les empêchait d'aller au-delà ; à moins que je ne la visse tout à coup de côté, car ses joues mates comme une blanche cire à la surface étaient roses par transparence, ce qui donnait tellement envie de les embrasser, d'atteindre ce teint différent qui se dérobait. [...] chacune de ces Albertine était différente comme est différente chacune des apparitions de la danseuse dont sont transmutes les couleurs, la forme, le caractère, selon les jeux innombrablement variés d'un projecteur lumineux. C'est peut-être parce qu'étaient si divers les êtres que je contempnais en elle à cette époque que plus tard je pris l'habitude de devenir moi-même un personnage autre selon celle des Albertine à laquelle je pensais : un jaloux, un indifférent, un voluptueux, un mélancolique, un furieux, recréés, non seulement au hasard du souvenir qui renaissait, mais selon la force de la croyance interposée pour un même souvenir, par la façon différente dont je l'appréciais. [...] Pour être exact, je devrais donner un nom différent à chacun des moi qui dans la suite pensa à Albertine ; je devrais plus encore donner un nom différent à chacune de ces Albertine qui apparaissaient devant moi, jamais la même, comme – appelées simplement par moi pour plus de commodité la mer – ces mers qui se succédaient et devant lesquelles, autre nymphe, elle se détachait.

Ce portrait en forme de marine peut se lire comme la déclaration d'un amour pluriel, attentif et attentionné aux mutations de l'être aimé au point d'accueillir la plus infime de ses transformations. Loin de se stabiliser, le rapport amoureux accompagne la prolifération des moi et des émois. C'est donc une forme de polyamour, qui commence avec les innombrables que nous sommes en étant toujours davantage que le nombre que nous croyons être : « innombrablement ». Le regard porté sur Albertine sait jouir de la transformation de soi-même et de l'autre, si bien que c'est toujours d'autres qui se retrouvent.

La relation, dès lors, se joue entre d'innombrables protagonistes, même si deux seulement semblent s'y engager. Loin de stabiliser les identités, le rapport les entraîne à muter davantage encore, à réveiller les foules, les tribus, les « personnages » qui nous peuplent sous la surface du visage. Le sentiment amoureux fonctionne comme un démultiplicateur d'existences, il accompagne une succession d'éclosions de « moi » possibles et qui seraient, peut-être, restés sans existence.

Maarten van Buuren, « Proust phénoménologue », *Poétique*, vol. 148, no. 4, 2006, p. 387-406.

[...] si nous admettons le point de vue de Proust, il faut considérer la possibilité que tous les amours ne se définissent pas par la suppression de la distinction entre sujet et objet et la fusion heureuse en une unité indivise ; qu'il y a des formes d'amour qui impliquent la constitution de la personne aimée en objet ; que peut-être même chaque amour se fonde sur un rapport sujet-objet entre des partenaires qui à des moments privilégiés seulement est supprimé dans une expérience extatique de fusion heureuse. Cela veut dire enfin que si une telle dialectique s'avère fondamentale, les histoires d'amour proustiennes se révèlent dans cette perspective comme des tentatives de transformer une expérience évanescence de bienheureuse fusion en une relation de possession en fixant et en immobilisant (ne fût-ce qu'en effigie) la personne aimée. C'est la tentative paradoxale et impossible qui repose sur le désir de traduire une relation d'être en une relation d'avoir.

L'envie du livre que vous tenez entre les mains vient sans aucun doute en partie du moment où j'ai compris, et vécu, la possibilité de relations non-exclusives tant du point de vue du nombre que du point de vue

du genre : c'est à ma connaissance l'un des endroits les plus précieux (intimes) et les plus radicalement explosifs (politiques) où transformer les modes de rapports qui nous entourent et ceux qui nous peuplent.

Corinne Monnet, « À propos d'autonomie, d'amitié sexuelle et d'hétérosexualité », dans *Au-delà du personnel*, Atelier de création libertaire, Lyon, 1997 – téléchargeable sur Infokiosque, p. 3, p. 14, p. 26.

Ce texte est un texte personnel dans le sens que j'y parle de ma façon de vivre mon féminisme et mon anarchisme dans la sphère relationnelle et affective. Ce n'est heureusement pas la seule façon de les vivre. [...]

Lors de mon cheminement pour vivre d'autres possibles que le couple exclusif, je me suis heurtée à une grande solitude. Partager, échanger avec les autres sur ce sujet était souvent impossible. J'avais tantôt droit aux opinions les plus banales du style « si tu n'es pas fidèle, c'est que tu n'as pas rencontré l'homme qu'il te fallait », tantôt à des moins courues mais qui ne disaient qu'une seule chose finalement, que je me prenais vraiment trop la tête et que mes désirs, bien que chouettes, étaient irréalisables. Quelques rares personnes étaient d'accord sur les principes, mais ne le vivaient pas, ce qui ne pouvait m'être d'une grande aide. Quand on sait combien dans cette pratique on a affaire justement à des affects les plus profonds et les plus difficiles à changer (sentiment d'insécurité, jalousie, manque de confiance en soi, désir de fusion...), l'accord seulement théorique semble bien creux. Ramer à contrecourant est très difficile, mais quand on n'a aucun soutien de l'entourage proche (hormis celles/ceux avec qui l'on vit ces relations non exclusives bien sûr) et qu'on ne trouve dans les publications existantes ni modèle, ni encouragements, reflets ou analyses pouvant nous soutenir dans notre démarche, ça devient bien insupportable. Constamment j'ai remis en cause mes choix et je n'ai cessé de me demander si les autres n'avaient pas finalement raison. Comme si le couple et l'affectif étaient des limites infranchissables et intouchables. [...] Lorsque l'on commence à lâcher les cases hiérarchisées, octroyées par la culture du couple, entre ses amies et ses amantes, on se rend compte à quel point ces barrières empêchaient de véritables interactions libres. Car je crois que si j'ai choisi la non-monogamie responsable comme principe de vie, c'est parce qu'elle me semblait la mieux à même de répondre à mon exigence d'interactions libres. Des relations ouvertes, basées sur la réciprocité, le désir et la qualité, à l'opposé de celles fermées, basées sur le besoin, l'attachement et la dépendance. Des relations où aucun scénario n'est fixé à l'avance, où l'on re-décide et re-choisit tout le temps ce que l'on veut vivre, sans sentiment du devoir à accomplir, sans évidences jamais interrogées, sans habitudes non questionnées. Des relations où l'on se sent libre de renégocier la réalité relationnelle quand on le désire.

60
28
46
105

Proust, *La Prisonnière*, tome 1, texte disponible sur Wikisource. Chaque fois qu'elle déplaçait sa tête, elle créait une femme nouvelle, souvent insoupçonnée de moi. Il me semblait posséder non pas une, mais d'innombrables jeunes filles.



45 Alfred Korzybski, *Une carte n'est pas le territoire.*
 134 *Prolégomènes aux systèmes non-aristotéliens et à la Sémantique*
 55 *générale*, traduit de l'anglais par Didier Kohn, Mireille de Moura
 156 et Jean-Claude Dernis, Paris, L'Éclat, « Poche », 2015 [1998],
 32 p. 59, p. 101 et p. 124.

Les indices, tels que $x_1, x_2, x_3, \dots, x_N$;
 chaise₁, chaise₂, chaise₃,... chaise_n ;
 Dupont₁, Dupont₂, Dupont₃,...
 Dupont_n, etc. Le rôle des indices
 est de produire un nombre
 indéfiniment grand de noms propres
 susceptibles de couvrir la gamme
 infinie d'individus ou de situations
 uniques auxquels nous avons à faire
 dans l'existence.

André
 Benhaïm,
Panim. Visages
de Proust,
 Lille, Presses
 universitaires
 du Septen-
 trion, 2006.

Les indices, pour nous entraîner à
 une conscience des différences dans
 les similarités, et des similarités
 dans les différences, comme dans
 Dupont₁, Dupont₂, etc.

Les indices-en-chaîne,
 pour indiquer les interconnexions
 des événements dans l'espace-temps,
 où une « cause » peut avoir une
 multitude d'« effets » qui,
 à leur tour, deviennent des
 « causes » et introduisent aussi des
 facteurs d'environnement, etc.

Exemples : Chaise₁ dans un grenier
 sec diffère de Chaise₂ dans une cave
 humide ; un simple événement
 survenu dans l'enfance d'un
 individu peut colorer ses réactions
 (réactions-en-chaîne) pour le reste
 de ses jours, etc. Les indices-
 en-chaîne traduisent aussi les
 mécanismes des réactions-en-chaîne
 qui opèrent de façon très courante
 en ce monde, y compris dans
 l'existence et dans l'environnement
 socio-culturel extrêmement
 complexe des humains. [...]

Quelqu'un pourra dire : « D'accord,
 mais pourquoi en faire un tel
 plat ? ». À cela je répondrai :
 « L'identification se retrouve
 chez tous les peuples primitifs
 connus ; dans toutes les formes
 connues de maladies "mentales" ;
 et dans la grande majorité des
 mal-ajustements personnels,
 nationaux et internationaux.
 Par conséquent il est important
 d'éliminer de nos systèmes
 prévalents un facteur aussi nocif. »

Cynthia Mon-
 tier, *Marges*
et manœuvres.
Norme travail
et magie,
entre existence
para-normale
et résistance,
 mémoire de
 Master Arts
 Plastiques :
 Théorie et
 Pratique,
 soutenu à
 l'Université de
 Strasbourg le
 11 novembre
 2019, inédit,
 p.119.
 [L'artiste
 Addie
 Wagenknecht]
 met en place
 des séries de
 tutoriels beauté
 en ligne où
 l'on la voit se
 maquiller tout
 en discutant
 authentification
 et hyper-sur-
 veillance sur le
 web. En asso-
 ciant l'art du
 camouflage que
 peut maquiller
 cet apprent
 quotidien, et la
 cyber-sécurité,
 l'artiste
 détourne
 les usages
 et pratiques
 populaires pour
 en proposer
 des outils de
 résistance.

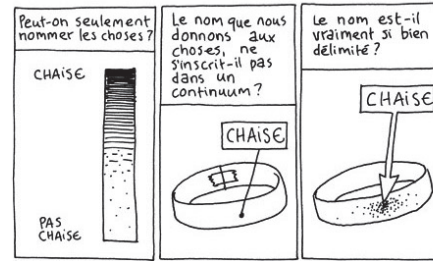
Marcel Proust, *À la recherche du temps*
perdu tome 5, Les Jeunes filles en fleur, 1919,
 texte disponible sur Wikisource.

Il en était d'Albertine comme de ses amies. Certains jours, mince,
 le teint gris, l'air maussade, une transparence violette descendant
 obliquement au fond de ses yeux comme il arrive quelquefois pour la
 mer, elle semblait éprouver une tristesse d'exilée. D'autres jours,
 sa figure plus lisse engluait les désirs à sa surface vernie et les empêchait
 d'aller au-delà ; à moins que je ne la visse tout à coup de côté,
 car ses joues mates comme une blanche cire à la surface ébarrassée
 par transparence, ce qui donnait tellement envie de les embrasser,
 d'atteindre ce teint différent qui se dérobait. [...] chacune
 de ces Albertine était différente comme est différente chacune
 des apparitions de la danseuse dont sont transmutes les couleurs,
 la forme, le caractère, selon les jeux innombrablement variés
 d'un projecteur lumineux.
 C'est peut-être parce qu'étaient si divers les êtres que je contemplais
 en elle à cette époque que plus tard je pris l'habitude de devenir
 moi-même un personnage autre selon celle des Albertine à laquelle je
 pensais : un jaloux, un indifférent, un voluptueux, un mélancolique,
 un furieux, recréés, non seulement au hasard du souvenir qui renaissait,
 mais selon la force de la croyance interposée pour un même souvenir,
 par la façon différente dont je l'appréciais. [...] Pour être exact,
 je devrais donner un nom différent à chacun des moi qui dans la suite
 pensa à Albertine ; je devrais plus encore donner un nom différent
 à chacune de ces Albertine qui apparaissaient devant moi, jamais
 la même, comme – appelées simplement par moi pour plus de
 commodité la mer – ces mers qui se succédaient et devant lesquelles,
 autre nymphe, elle se détachait.

Cette vertigineuse description traite le visage comme une surface si
 mouvante qu'elle empêche d'identifier l'autre et va même jusqu'à
 transformer, en miroir, celui qui regarde : « je pris l'habitude de
 devenir moi-même un personnage autre », confie le narrateur de *La Re-*
cherche. Le visage ne garantit pas la stabilité d'une reconnaissance, ce n'est
 pas non plus un masque qui recouvre les états d'âme ni une surface per-
 mettant de les lire : il donne à lire la mutation perpétuelle qui constitue
 chaque personne (ou chaque personnage). Le visage n'est plus identifié de
 manière discrète, comme un élément isolé sur le fond duquel il se détache
 mais comme un instant dans une courbe qui tient ensemble d'autres sur-
 faces et d'autres fonds : visages alentour, circonstances, émotions, décors,
 états d'âmes, etc. Parmi ces circonstances qui altèrent – ou plus précé-
 sivement qui constituent – l'être perpétuellement changeant d'Albertine
 comme du narrateur, c'est le temps qui joue le rôle principal. Ce qui
 ne cesse de passer et de transformer chaque être ce sont les « jours », la
 durée qui sépare et qui sous-tend « chacune des apparitions », le recul qui
 sépare « cette époque », le « souvenir ». Tout se passe comme si la fixité du
 portrait était rendue impossible par la sensibilité exacerbée au temps, qui
 ne cesse d'opérer des transformations – comme si un sablier ne cessait de
 couler sur cette « mer » de visages.

Dans l'hypothèse où la lutte passe aussi par les modes de
subjectivation que nous saurons activer en nous-mêmes,
il s'agira sans doute aussi de les faire varier avec un
rythme de succession parfois vertigineux, de refuser de
rester identifier au soi d'avant, de coller à soi-même

plus qu'une fraction de seconde – et perpétuellement
ré-agencer ce qui doit l'être de chacune des relations :
à l'instant je t'embrasse en amante, à l'instant nous
échangeons les rôles, à l'instant je te rencontre pour la
première fois de nouveau...



Zviane, *Ping-Pong*, Montréal,
 Pow Pow, p. 27 intégralement
 disponible en ligne sous
 Creative Commons.

Guillaume
 Ledit, « Un
 maquillage
 pour tromper
 les logiciels
 de reconnais-
 sance faciale »,
Usbec&Rica,
 publié en ligne
 le 25 juillet
 2017.
 Grigory
 Bakunov sou-
 haïtait pouvoir
 se balader dans
 Moscou sans
 être repéré par
 les caméras de
 surveillance.
 Il a donc
 développé un
 algorithme
 permettant
 de créer un
 maquillage
 spécial pour
 tromper les
 logiciels de
 reconnais-
 sance faciale.
 [...] Employé
 d'une des
 plus grandes
 entreprises
 technologiques
 russes, Yandex,
 Grigory
 Bakunov
 dispose d'une
 solution pour
 échapper au
 regard de ces
 yeux braqués
 en perma-
 nence sur nos
 déplacements.
 Et particu-
 lièrement pour
 brouiller les
 dispositifs de
 reconnaissance
 faciale, pro-
 chaine étape de
 la surveillance
 généralisée,
 [...].



55
144
57
38
26
44

Emanuele Coccia : « Les plantes montrent que vivre ensemble n'est pas une affaire de communauté ni de politique », entretien avec Johan Faerber, *Diakritik*, 2017, disponible en ligne.

L'écologie mène aujourd'hui des combats essentiels et vitaux, les [plus] importants pour notre vie. Mais elle le fait à l'intérieur d'un cadre théorique très problématique. Si ses batailles sont sacro-saintes, en tant que savoir, l'écologie est une science réactionnaire et résiduelle, qui transforme des exigences politiques parfaitement justifiées dans des revendications d'origine gnostique : l'homme devient dans ses discours à la fois le mauvais démiurge capable de détruire l'univers et l'ange gardien qui aurait la tâche de défendre la vie à l'échelle planétaire.

Elle est réactionnaire, car elle envisage la vie comme un objet passif, qui serait incapable de se défendre d'elle-même, la nature comme un ordre dont l'équilibre est substantiel et inaltérable, et l'homme comme un sujet dont l'être et l'agir n'appartiennent pas à cet ordre naturel préalablement établi.

Elle est résiduelle car, malgré ses déclarations elle est issue du même paradigme épistémologique et théologique qui a engendré l'économie « capitaliste », dont Giorgio Agamben a retracé si admirablement l'histoire. Le nom moderne pour ce que, à partir de Haeckel, nous sommes habitués à appeler écologie était d'ailleurs *économie animale*. Les deux disciplines partagent l'idée que le monde correspond à l'espace d'une *oikos*, une maison, au sens physique du domestique, du connu ; au sens patrimonial de ce qui nous appartient par droit de propriété et que nous avons droit donc d'échanger ; et au sens généalogique de notre origine et de notre ultime destination, de ce que nous avons hérité et que nous laissons héritage.

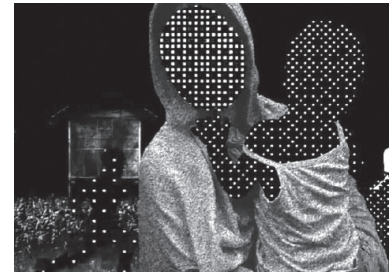
Or, notre univers est un monde seulement parce qu'il n'est pas et ne sera jamais une maison. À l'inverse, ce que nous appelons maison est, déjà physiquement, un dispositif à la fois matériel et métaphysique qui sert à nous séparer du ciel et de la vulnérabilité qu'il présuppose, à produire l'illusion de la terre comme espace *différent* et *séparé du ciel*. Nous nous estimons supérieur aux animaux, et pourtant nos maisons, nos gratte-ciels ne sont que des tanières ou des terriers renversés, une sorte d'évagination temporaire de la croute terrestre, une plie contingente, qui nous permet de vivre dans l'illusion à la fois d'appartenir à la terre et de ne pas être des individus célestes, qui baignent constamment dans le ciel ambiant, qui se nourrissent du ciel atmosphérique, qui construisent tout la matière de leur corps à travers l'énergie arrachée — bouchée par bouchée — au ciel — l'oxygène et la lumière. Les maisons, en outre, sont aussi des dispositifs qui nous permettent de créer l'illusion d'une origine, d'un point privilégié du globe qui nous permettrait de revenir. Connaître la vie des plantes est de ce point de vue extrêmement important car elles sont la preuve vivante que le territoire n'est jamais l'origine mais [un] point de transit, que la vie n'a pas besoin et ne peut pas avoir de « maisons » et que tout dans la terre a une nature et une origine céleste.

Virgile, *Énéide*, VI, v. 268, disponible en ligne dans la bibliothèque numérique « Classica Selecta ».

Ibant obscuri sola sub nocte per umbram

(traduction du latin par Anne-Marie Boxus et Jacques Poucet : « Ils allaient, ombres obscures dans la solitude de la nuit »)

Ce vers figure dans les manuels scolaires comme un cas d'école stylistique : c'est l'exemple paradigmatique de l'hypallage, figure de construction dans laquelle deux termes sont liés syntaxiquement alors que l'on s'attendrait à voir l'un des deux rattaché à un troisième. En effet, le participe passé en emploi adjectival « obscuri » (obscur) qualifie les deux protagonistes humains (Énée et la Sibylle) alors que l'on s'attendrait à le voir rattaché à la nuit et à l'ombre des Enfers où ils s'enfoncent. La rupture de construction suggère, par mimétisme, la difficulté du trajet — c'est du moins ce que l'on m'a appris. Mais cette explication ne permet pas de rendre compte de la puissance de ce vers, qui ne m'est pas resté en tête seulement comme cas d'école. Son intensité tient peut-être à autre chose : contrairement à l'habituelle personification d'un paysage utilisé comme un écran de projection pour figurer un état d'âme, on assiste ici plutôt à la transformation des figures humaines par l'effet de l'obscurité qui les enveloppe. Les ombres et la nuit ne sont pas un simple décor ni une projection de leur intériorité : le contenant est affectant. Être enveloppé de nuit a des conséquences qui nous marquent. Dans les Enfers où ils s'avancent pour les traverser, les personnages sont aussi traversés — et leur étoffe s'en trouve tissée d'une manière singulière. L'individuation par l'obscur ne coupe pas la figure du fond sur lequel elle émerge — en l'occurrence, l'humain n'est pas séparé pour être ensuite envisagé dans un « environnement » naturel.



David Habchy et Hussein Nakhla, *Sorry I Drowned*, film d'animation monochrome inspiré d'une lettre trouvée sur le corps noyé d'un exilé. Il s'agit d'une commande de Médecins sans frontières produite par le Studio Kawakeb, au Liban.

Anne Doran, « Territoire et sacré chez les Innus », *Théologiques* n° 16 (1), 2008, p. 120. Pour les Innus, le groupe humain constitue un tout en lien avec les différentes entités qui l'environnent et l'espace qui le soutient. Le milieu de vie constitue une totalité dans laquelle l'humain s'insère en état de fraternité et d'égalité avec les autres éléments qui le composent ; il est partie prenante de l'être même du groupe humain en ce qu'il participe activement à son mode d'exister, à ce qui le définit dans son être-au-monde (Heidegger 1966, 132). L'humain ne prend sa véritable dimension que dans sa relation avec d'autres êtres non-humains dans une nature qui le porte et lui permet de subsister. Il a conscience de ne pouvoir participer à la vie que dans sa relation à un tout qui le soutient dans l'être. Cet élément de référence à ce qui l'environne et forme son milieu de vie appartient à son être le plus personnel. C'est cela même qui le constitue.



80
117
28

Camille Laurens, « Délit de solidarité ou l'expression aberrante », *Libération*, édition du 27 avril 2018.

On avait le délit de non-assistance à personne en danger, qui faisait honneur à l'humanité, on a maintenant le délit de solidarité. Quel progrès ! C'est une expression qu'on entend partout ces dernières semaines, « délit de solidarité ».

La communication fait insidieusement passer dans l'usage

une aberration. En effet, cette alliance de mots contradictoires, dont on oublie qu'à l'origine elle a été créée par les associations d'aide aux migrants pour souligner l'ineptie cruelle du concept, perd de plus en plus ses guillemets et tend à circuler dans la conversation comme un terme de loi officiel.

On discute à l'Assemblée pour définir ce qui le constitue ou non, on propose des amendements pour le restreindre et aménager les sanctions, bref on entérine la notion même de délit là où il n'y a que solidarité. Ne pourrait-on,

plus logiquement, condamner la solidarité dans le délit, punir les regroupements fascisants voués à la mort des autres, déglinguer les bandes de salauds, bref interdire la haine en réunion ? Notre ministre de l'Intérieur, sous couvert de ne pas faire de publicité aux « gesticulations » de quelques allumés, a laissé courir. Pourtant, les gesticulations sont geste et action, elles ont un sens et un but.

Alfred Jarry, « Comprendre des Jugements du président Magnaud », *La Revue blanche*, 15 novembre 1900, tome XXIII, n° 179, p. 472-474.

Des candides admirent grotesquement en M. Magnaud le juge qui eut le courage de cette innovation : opposer la vraie justice à la lettre arbitraire de la loi. [...] Mais s'il est désormais toléré qu'un juge décide à son gré tel délit non délit, tel crime non crime, il est aussi logique qu'un beau jour il puisse sentencier tel acte cru licite crime, et cela va fort loin.

L'image s'évoque d'un singe enrobé mettant en branle, de la façon la plus imprévue, les pires instruments affilés : personne ne saura plus que faire pour éviter la guillotine...

C'est un homme bien méchant et bien dangereux que M. Magnaud !

Photographie d'affiches vues à Paris en avril 2017.



MÈRE UBU : Écoute, encore une fois, je suis sûre que le jeune Bougre las l'emportera, car il a pour lui le bon droit.

PÈRE UBU : Ah ! saleté ! le mauvais droit ne vaut-il pas le bon ? Ah ! tu m'injuries, Mère Ubu, je vais te mettre en morceaux.

La Mère Ubu se sauve poursuivie par le Père Ubu.

Intense plaisir du Père Ubu, qui fait valdinguer les convenances et renvoie la bonne conscience à son statut d'artifice au service du système. Certes, Ubu est violent et inconséquent – mais ce n'est que pour mieux révéler la violence et l'inconséquence de tout ce qui l'entoure. L'échange de réplique reproduit ci-dessus est, au sens propre, une passe d'armes. Si l'efficacité dramaturgique est extrême, la relation semble réduite à un rapport de force : menaces, injures, découpe en morceaux... Les adjectifs « bon » et « mauvais » cessent de s'opposer : « le mauvais droit ne vaut-il pas le bon ? ». L'argument du « bon droit » ne désigne, en effet, rien d'autre que l'adéquation de la loi avec elle-même, la conformité d'une décision au regard de la législation, indépendamment de toute transcendance ou état d'âme. De ce point de vue, le « bon » est identique au « mauvais » puisqu'il ne s'agit pas de remettre le code en question, mais simplement de l'appliquer. Faut-il, d'ailleurs, s'en désoler ? On peut craindre qu'une justice qui ne s'attacherait pas à la lettre de la loi ne soit pas plus juste car qui serait juge d'une telle justice ? Dans l'économie générale des relations, qu'elle soit bonne ou mauvaise, la justice est l'autre nom de la loi, à la lettre.

Henri Béhar, « Du mufle et de l'algolisme chez Jarry », *Romantisme* n° 17-18, 1977, p. 185-201.

Ubu est-il le Mufle ou son contraire, l'Anarchiste ? Ni l'un ni l'autre, pas tout à fait, répond Jarry qui donne là un parfait exemple de pataphysique active [...]. Ce faisant, il exprime un refus des dualités esprit-matière, noble-vulgaire, de toutes les oppositions qui finalement profitent à la seule mentalité bourgeoise. Participant d'un irrespect absolu, cet humour n'a aucun rapport avec le comique, et souvent il anesthésie le sentiment, au point qu'il peut en paraître inhumain et finir par rebuter. [...] Mais c'est justement cette résistance au tragique qui permet de dénoncer, là où chacun s'apitoie, l'utilisation des catastrophes ou des faits divers par les gouvernants qui détournent ainsi le public des vrais problèmes [...]. Cet humour n'a pas uniquement valeur polémique, il est la seule hygiène possible, le seul moyen de résister au conditionnement psychologique et, pour finir, une voie d'accès obligée vers le poétique.

Il m'arrive d'avoir la sensation de perdre les repères de ce qui est juste, à force de ne plus croire aux règles édictées pour se prémunir, précisément, d'une justice individuelle nécessairement arbitraire. Est-ce le moment où la désobéissance civile s'impose ? Il m'arrive, aussi,

d'avoir envie d'être beaucoup plus punk, amoral, ou simplement de rejoindre le clan des losers magnifiques, qui ne cherchent plus à bien faire selon des critères manifestement vicieux sous leur vernis conformiste.



Vinciane Despret et Isabelle Stengers, *Les Faiseuses d'histoire. Que font les femmes à la pensée ?*, Paris, La Découverte, « Les empêchés de penser en rond », 2011, p. 60.

Re-connaître, c'est alors re-susciter*, c'est-à-dire reprendre une histoire, la nôtre, sur un mode différent, comme si elle donnait des éléments chaque fois particuliers, et donc partageables, à une question que nous n'avions pas posée jusque-là, ou alors autrement.

*C'est encore à Maria Puig que nous devons d'avoir appris le contraste entre ressusciter (de résurrection) et re-susciter, contraste qui insiste d'une part sur la dimension créatrice de la reprise d'un problème, dimension créatrice qui le modifie dans les gestes mêmes qui en assure le relais, et d'autre part sur le fait que cette création n'est pas dissociable de la question que pose sa reprise.

Benjamin Roux, *L'Art de conter nos expériences collectives. Faire récit à l'heure du storytelling*, Rennes, Éditions du commun, 2018.

Mark Currie, *The Unexpected : Narrative Temporality and the Philosophy of Surprise*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2013.

Mauvaise Troupe, *Constellations, trajectoires révolutionnaires du jeune 21^e siècle*, Paris, Éditions de l'Éclat, 2014, p. 11.

De ce début de siècle, nous avons encore le souvenir. De ses révoltes, de ses insoumissions, nous sommes nombreux à ne rien vouloir oublier. Nous savons pourtant que nous vivons dans un monde qui s'en emparera, nous en dépossédera afin que des enseignements n'en soient jamais tirés, et que rien de ce qui est advenu ne vienne repassionner les subversions à venir.

Pour extirper cette mémoire d'un si funeste destin, nous avons fait un « livre d'histoires ». Des histoires de rétifs, d'inadaptés, des histoires de lutte contre ce même ordre des choses qui menace aujourd'hui de les ensevelir sous son implacable actualité. « Ne faites pas d'histoires », c'est le mot d'ordre imposé par une époque piégée dans le régime de l'urgence et des plans de redressement. Ne faites pas d'histoires, et suivez le courant. L'économie répondra à vos besoins, les aménageurs assureront votre confort ; la police garantira votre sécurité, l'Internet votre liberté, et la transition énergétique, votre salut. *A contrario*, les histoires de cet ouvrage injectent du conflit dans la paix sociale, viennent mettre du trouble là où devraient régner le contrôle et la transparence ; elles reflètent la recherche d'un certain ancrage dans un présent qui partout se défausse. Ce sont des histoires d'expérience et de transmission contre la dépossession, d'enracinement et de voyage contre l'anéantissement des territoires, d'intelligence collective contre l'isolement et l'exploitation. Elles parlent de jardins, de serveurs web, de stratégies, de fictions, de bouteilles incendiaires, de complexités, de zones à défendre, de free parties, d'assemblées, de lieux collectifs... Des histoires à vivre debout et à donner du souffle.

À une vaine recherche d'exhaustivité – le multiple ne se rendant jamais si mal que dans un catalogue – nous avons préféré la force d'évocation de quelques expériences riches des mondes qu'elles contiennent et des passerelles qu'elles nous dévoilent. Elles sont devenues pour nous autant d'étoiles. Certaines sont mortes, et pourtant leur lumière continue de nous parvenir ; d'autres brûlent encore à l'heure où l'on écrit. Entre elles, des zones d'ombre persisteront, et c'est bien ainsi.

Giraudoux, *Électre*, acte II, scène 9, Grasset, 1937, disponible sur Wikisource.

LE MENDIANT. – Alors voici la fin. La femme Narsès et les mendiants délièrent Oreste. Il se précipita à travers la cour. Il ne toucha même pas, il n'embrassa même pas Électre. Il a tort. Il ne la touchera jamais plus. Et il atteignit les assassins comme ils parlementaient avec l'émeute, de la niche en marbre. Et comme Égisthe penché disait aux meneurs que tout allait bien, et que tout désormais irait bien, il entendit crier dans son dos une bête qu'on saignait. [...] Et il y a pour l'éternité un couple Clytemnestre-Egisthe. Mais il est mort en criant un nom que je ne dirai pas.

LA VOIX D'ÉGISTHE, au-dehors. – Électre...

LE MENDIANT. – J'ai raconté trop vite. Il me rattrape.

Ce passage, dont je viens de proposer une lecture intertextuelle, met en scène un personnage qui n'existait pas dans la tragédie antique : le Mendiant. Sa fonction est celle d'un conteur, qui introduit une relation inédite à l'action en s'y rapportant sur le mode du récit. Son point de vue, qui est aussi une voix, est dit « omniscient » en termes de technique narrative : le personnage a accès à des informations qui dépassent ce que les autres savent, il peut aussi accéder à leur conscience (fictive). Doté de la mémoire intertextuelle, le Mendiant connaît, en effet, de part en part l'histoire que les autres personnages sont en train de vivre. Sa parole a un autre statut que les répliques des autres personnages, y compris des Euménides qui tiennent lieu du Chœur antique dans la pièce de Giraudoux. Lui intercale, entre les scènes où l'action se déroule ou même en leur sein, des temps de récits qui progressent sur un autre plan, avec une autre vitesse. Ainsi, son récit n'entretient pas une simple relation de redoublement redondant avec l'action, mais il ne transforme pas pour autant l'issue, ni la perspective de ce qui advient : l'amour caché, impossible, d'Egisthe pour Electre nous est révélé malgré lui, en le prenant de vitesse.

Un autre récit s'enchaîne, discrètement, dans celui du Mendiant : celui que fait Egisthe lorsqu'il promet aux meneurs un avenir heureux. Cette prédiction erronée ou mensongère trace une autre ligne de récit et trame une autre relation à l'action (fictive) : celle d'un inaccompli ou d'un impossible du passé. Au contraire, le récit du Mendiant se trouve confirmé par les faits : il ne nous raconte pas des histoires, au sens de récits non-advenus et irréalisables (dans la fiction). Le récit du Mendiant ne peut donc pas faire que ne soit pas advenu ce qui a eu lieu. Mais peut-on raconter de sorte à changer le cours de ce qui semble devoir advenir ? Le récit peut-il occuper le temps d'un futur antérieur, réparer par anticipation un futur encore à conjurer ?

J'aime tout particulièrement ce récit, raconté par Gershom Scholem dans *Les Grands Courants de la mystique juive*, Paris, Payot, [1941] 2014, p. 505) :

Quand le Baal Shem Tov avait une tâche difficile à accomplir, il se rendait à un certain endroit dans la forêt, allumait un feu et se plongeait dans une prière silencieuse. Et ce qu'il avait à accomplir se réalisait. Quand, une génération plus tard, le Maggid de Mezeritch se trouva confronté à la même tâche, il se rendit à ce même endroit dans la forêt et dit : « Nous ne savons plus allumer le feu, mais nous savons encore dire la prière ». Et ce qu'il avait à accomplir se réalisa. Une génération plus tard, Rabbi Moshe Leib de Sassov eut à

accomplir la même tâche. Lui aussi alla dans la forêt et dit : « Nous ne savons plus allumer le feu, nous ne connaissons plus les mystères de la prière, mais nous connaissons encore l'endroit précis dans la forêt où cela se passait, et cela doit suffire ». Et ce fut suffisant. Mais quand une autre génération fut passée et que Rabbi Israël de Ritsbin dut faire face à la même tâche, il resta dans sa maison, assis sur son fauteuil, et dit : « Nous ne savons plus allumer le feu, nous ne savons plus dire les prières, nous ne connaissons même plus l'endroit dans la forêt, mais nous savons encore raconter l'histoire ». Et l'histoire qu'il raconta eut le même effet que les pratiques de ses prédécesseurs.

Depuis une dizaine d'années, une pensée du temps humain se cristallise autour de l'idée d'accélération. L'idée était dans l'air depuis longtemps, elle se condense aujourd'hui sous l'effet d'un précipité

disciplinaire : les arts, les sciences et la philosophie semblent tous concernés par ce mot devenu central en quelques années. Tandis que le cinéma trouve dans l'augmentation de la vitesse des procédés de dramatisation et d'écriture moteurs, qui rendent sensible l'emballage de nos sociétés et des vies (*Magnolia*, *The Social Network*, *Birdman*, *Whiplash*...), le concept d'accélération s'est fait une place de choix dans les débats publics et savants, non loin de la mondialisation. Les controverses se sont multipliées autour de la « grande accélération » de l'anthropocène », concept scientifique émergent qui, proposé en 2000 par le chimiste Paul Crutzen pour désigner l'« escalade » des effets de l'action humaine sur le globe, s'est diffusé dans les sciences humaines, engendrant à la fois un « négationnisme écologique » et de nouveaux accents apocalyptiques. Paul Virilio, qui s'était fait une spécialité de penser la vitesse dans tous les domaines, est devenu le prophète d'un nouveau livre de l'Exode : à l'art disparaissant et au « citoyen terminal » de la « ville panique » font suite le « Grand Accélérateur » global et ses désastres annoncés. [...]

En 2013, le concept était franchement investi dans le « Manifeste pour une politique accélératoniste » (MPA) d'Alex Williams et Nick Srnicek, paru sous le titre *#Accelerate. Manifesto for an Accelerationist Politics* : les deux auteurs britanniques opposaient aux appels altermondialistes à la « décelération » une « modernité alternative » capable de « réinventer le futur », en réorientant la « plateforme matérielle du capitalisme » sans vouloir la détruire, car nos sociétés et nos vies y étaient trop engagées pour faire machine arrière. À rebours des déplorations catastrophistes et de la gauche protestataire, ils appelaient à accélérer l'accélération en vue de « libérer les forces productives » issues du processus d'abstraction capitaliste (monétaire et technologique) [...].

----- Forwarded message -----
De : Myriam Suchet
Date : dim. 14 avr. 2019 à 23:30
Subject : L'Horizon est ici
To : Editions du commun

[Bordeaux, *Nuit des idées*, 01h40 du matin. Sur la scène une chaise de jardin, dans l'auditorium une quinzaine de personnes, assises pour la plupart sur les côtés ou dans le fond] « Bonsoir à toutes et tous, merci

de votre présence, autant vous le dire tout de suite : je n'ai rien de prêt. J'ai eu tout mon temps — et toute la soirée, au point que les conférenciers précédents ont déjà égrené sur des sujets connexes beaucoup des références que je comptais mobiliser et lorsque l'orateur qui passait juste avant moi sur cette même scène a dit, vers 01h20, « nous avons commencé en retard, nous pouvons déborder un peu », à l'exaspération de voir reculer cette conférence de clôture s'est mêlée la joie de bénéficier d'un petit répit supplémentaire, mais voilà : je n'ai rien de prêt.

Enfin rien, pas exactement, on a toujours des choses, mais il se trouve que les quelques propos que je m'apprete à tenir ne ressemblent en rien à ce que j'avais voulu proposer. J'avais pensé, par exemple, vous parler de cela — des « j'avais voulu », « j'avais pensé », et du plus-que-parfait.

Le plus-que-parfait, c'est la procrastination arrachée aux irrés du présent, et mise au pied du mur. On peut à ce propos se demander (je digresse, la digression est expédiente en pareils cas) si l'enthousiasme dont la philosophie fait preuve depuis Henri Bergson à l'égard du futur antérieur, ses éloges de tous les « aura été » lorsqu'ils rejoignent d'un bond le fait accompli, franchissent à pieds joints les obstacles et la frontière de l'imaginable, si toute cette exaltation donc ne vise pas essentiellement à opposer un vigoureux déni au plus-que-parfait, laissant à la littérature le soin de le recueillir comme on glane des bois flottés à marée descendante [...]

J'avais imaginé, par exemple, que nous pourrions partir d'un certain lapin blanc (Walt Disney, *Alice in Wonderland*, 1951) dont on sait qu'il détale éperdument au son d'une ritournelle, en r'tard, en r'tard, j'ai rendez-vous quequ'part, entraînant Alice dans sa course, puis se révèle le héraut sonnante trompette pour saluer l'arrivée de la Reine Rouge, dans une conversion à vue de la panique en docilité qui signe l'atmosphère globalement paranoïaque dans la version Disney du conte de Carroll. [...]

D'autant que des deadlines, il y en a toujours plusieurs : quand on demande un texte pour le quatre, c'est généralement qu'on l'espère pour le vingt-six [...].

Cher Benjamin, Chères Éditions du commun,
Voici les fichiers du livre, dans leur inachèvement cette fois vraiment définitif.
Merci beaucoup pour le délai d'une semaine, généreusement accordé.
Chaleureusement, au retour de la neige montréalaise,
Myriam

Blaise Cendrars, « Prose du Transibérien et de la petite Jeanne de France » (1913), *Du monde entier au cœur du monde. Poésies complètes*, Paris, Gallimard, « Poésie », 2006, p. 45.

En ce temps-là, j'étais en mon adolescence
J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de mon enfance
J'étais à 16.000 lieues du lieu de ma naissance
J'étais à Moscou dans la ville des mille et trois clochers et des sept gares
Et je n'avais pas assez des sept gares et des mille et trois tours
Car mon adolescence était si ardente et si folle
Que mon cœur tour à tour brûlait comme le temple d'Ephèse ou
comme la Place Rouge de Moscou quand le soleil se couche.

Ouvert par une évocation du temps, ce poème se met instantanément à filer à toute allure. Dès les premiers vers s'accumulent les chiffres : « seize », « 16.000 », « mille et trois », « trois », « sept », dont la fonction n'est pas d'établir un pacte réaliste (ce nombre de bâtiments ne correspond pas à la ville de Moscou mais au nombre de conquêtes du Dom Juan de l'opéra de Mozart, et ce n'était pas l'âge du jeune Frédéric Sauter au moment de son voyage) mais de contribuer à l'impression d'accélération. Les chiffres, accompagnés des rejets en fin de vers libres et des intensifs (« si folle/Que mon cœur »), des locutions rythmées (« tour à tour »), des adverbes (« déjà plus »), etc. accélèrent le récit, condensent et propulsent du mouvement, génèrent de la vitesse : vitesse de déplacement, vitesse d'édification et de construction des bâtiments, vitesse de défilement du texte même.

Le rythme, frénétique et entraînant, suggère la cadence d'un train mais aussi l'établissement de relations : la vitesse inscrit ici un rapport au temps qui tranche avec le fait de s'y inscrire (ou de le subir) comme s'il existait pour l'envisager et le pratiquer comme une prise d'élan, une propulsion. Accélérer transforme la perspective entière autour de soi : formes, distances, obstacles se métamorphosent. De même qu'une membrane poreuse suggère de repenser radicalement le rapport dedans/dehors pour envisager des échanges par porosité, capillarité, etc. la vitesse redistribue les possibles relationnels en provoquant des court-circuits et des télescopes. Où cela peut-il mener ? Rien ne le laisse prédire si la trajectoire n'a pas été pensée avant de lâcher les freins.

Naoki Sakai, « La traduction comme filtre », traduit de l'anglais par Didier Renault, *Transeuropéennes*, 25 Mars 2010, en ligne.

Le filtre, avec sa porosité, définit deux espaces mais les propriétés de chacun d'entre eux ne sont déterminées que par référence à l'autre. Chacun des espaces est déterminé relativement, en référence aux propriétés de l'autre espace auquel il est associé. Cependant, dès que l'on interprète la métaphore du filtre au sens d'un filtre optique, la détermination des propriétés de l'espace est transformée : elle n'est plus relative. Les deux espaces séparés par le filtre sont maintenant représentés comme s'ils possédaient déjà par eux-mêmes ces propriétés. Chacun des espaces est représenté comme si ses propriétés étaient prédéterminées indépendamment de l'autre espace dont il est différencié. Dans ce contexte, on oublie trop souvent que la traduction est avant tout et principalement exprimée par la forme verbale « traduire » et qu'elle est un événement, une action, un mouvement. C'est de la même manière que l'on tend trop souvent à oublier que les frontières nationales ne sont pas un donné naturel, mais une institution créée par des actes souverains de l'État, du souverain, du peuple constituant la nation, etc. C'est exactement dans le même sens que nous devons nous garder d'oublier que la frontière ne peut pas exister indépendamment d'un acte discriminant.

...
2. Les éléments essentiels de notre poésie seront le courage, l'audace et la révolte.
3. La littérature ayant jusqu'ici magnifié l'immobilité pensive, l'extase et le sommeil, nous voulons exalter le mouvement agressif, l'insomnie fiévreuse, le pas gymnastique, le saut périlleux, la gifle et le coup de poing.
4. Nous déclarons que la splendeur du monde s'est enrichie d'une beauté nouvelle : la beauté de la vitesse.
Une automobile de course avec son coffre ornée de gros tuyaux tels des serpents à l'haleine explosive... une automobile rugissante, qui a l'air de courir sur de la mitraille, est plus belle que *La Victoire* de Samothrace. [...]
9. Nous voulons glorifier la guerre – seule hygiène du monde –, le militarisme, le patriotisme, le geste destructeur des anarchistes, les belles Idées qui tuent, et le mépris de la femme.
10. Nous voulons démolir les musées, les bibliothèques, combattre le moralisme, le féminisme et toutes les lâchetés opportunistes et utilitaires.

Antoinette Rouvroy et Thomas Berns, « Gouvernamentalité algorithmique et perspectives d'émancipation. Le disparate comme condition d'individuation par la relation ? », *Réseaux* n° 177, 2013(1), p. 163-196.

Les nouvelles opportunités d'agrégation, d'analyse et de corrélations statistiques au sein de quantités massives de données (les big data), nous éloignant des perspectives statistiques traditionnelles

de l'homme moyen, semblent

permettre de « saisir »

la « réalité sociale » comme

telle, de façon directe

et immanente, dans une

perspective émancipée de tout

rapport à « la moyenne » ou à

la « normale », ou, pour le dire

autrement, affranchie

de la « norme ». [...]

Le champ d'action de ce

« pouvoir » n'est pas situé dans

le présent, mais dans l'avenir.

Cette forme de gouvernement

porte essentiellement sur ce

qui pourrait advenir, sur les

propensions plutôt que sur

les actions commises,

à la différence de la répression

pénale ou des règles de la

responsabilité civile,

par exemple, qui ne se

trouvent concernées que par

des infractions qui auraient été

commises ou qui seraient

en train d'être commises

(en cas de flagrant délit),

ou des dommages qui auraient

été causés. Plus activement,

le gouvernement algorithmique

non seulement perçoit

le possible dans l'actuel,

produisant une « réalité

augmentée », une actualité

dotée d'une « mémoire du

futur », mais donne aussi

consistance au rêve d'une

sérendipité systématisée :

notre réel serait devenu le

possible, nos normes veulent

anticiper correctement et de

manière immanente le possible,

le meilleur moyen étant bien

sûr de nous présenter un

possible qui nous corresponde

et dans lequel les sujets

n'auraient plus qu'à se glisser.

Robert
Desnos,
*Chantefables et
Chantefleurs*,
Paris, Gründ,
1952.

Une fourmi de
dix-huit mètres

Avec un
chapeau sur
la tête

Ça n'existe pas
ça n'existe pas

Une fourmi
traînant un
char

Plein de
pingouins et de
canards

Ça n'existe pas
ça n'existe pas

Une fourmi
parlant français

Parlant latin
et javanais

Ça n'existe pas
ça n'existe pas

Et pourquoi
pas ?

Certes, ce ne sera pas facile. Il va nous falloir inventer des formes de vie où les indices-en-chaîne s'affolent, exhubérer des intertextes fantômes pour banter les ordres linéaires des discours, trouver des manières de se faire tout à la fois sorcières, ralenties, tambour et tombo-la, oser plonger dans des vertiges non-dualistes, sauter à l'inflexion de voix disparues, s'autoriser des jouissances inédites, apprendre à lâcher sans laisser tomber, accepter de ne plus se reconnaître ni se res-

Nicolas Grignot, « Malgré Fukushima : récits de cultures improbables », Didier Debaise et Isabelle Stengers (éd.), *Gestes spéculatifs*, Paris, Les Presses du réel, « Drama », 2015, p. 85-86.

« Uncanny Terrains » montre à quel point le compteur Geiger peut transformer la vie des gens, montre comment vivre avec un dosimètre accroché à la ceinture en permanence change le rapport au monde, à l'alimentation, crée un monde différent, dans lequel tous les repères

sont transformés : agencement

certes regrettable, mais dans lequel

peuvent s'inventer des manières de

vivre qui pourraient se propager.

[...] Dire le possible là où il frémit,

c'est faire exister des fissures,

des failles entre des blocs qui ont

toujours raison, puisqu'ils sont

majoritaires. Ce n'est pas de la

naïveté, ni de l'innocence.

Ce n'est pas s'interdire de refuser

et de dénoncer. C'est s'interdire de

dénoncer, au nom d'un bloc,

d'un réel trop lourd, d'un monde

trou mauvais, les espoirs et les

tentatives de ceux qui tentent de

produire de l'espoir,

de se réapproprier leur propre

situation et leur destin.

Ne pas rabattre le possible

sur le probable.

Cyrano de Bergerac, *Histoire comique des États et Empires de la Lune*, 1657, texte disponible sur Wikisource.

La lune était en son plein, le ciel était découvert, et neuf heures du soir étaient sonnées lorsque, revenant de Clamart, près de Paris (où M. de Caigny le fils, qui en est seigneur, nous avait régalez, plusieurs de mes amis et moi), les diverses pensées que nous donna cette boule de safran nous défrayèrent sur le chemin. De sorte que les yeux noyés dans ce grand astre, tantôt l'un le prenait pour une lucarne du ciel par où l'on entrevoyait la gloire des bienheureux ; tantôt un autre, persuadé des fables anciennes, s'imaginait que possible Bacchus tenait taverne là-haut au ciel, et qu'il y avait pendu pour enseigne la pleine lune ; tantôt un autre assurait que c'était la platine de Diane qui dresse les rabats d'Apollon ; un autre, que ce pouvait bien être le soleil lui-même, qui s'étant au soir dépouillé de ses rayons, regardait par un trou ce qu'on faisait au monde quand il n'y était pas. « Et moi, leur dis-je, qui souhaite mêler mes enthousiasmes aux vôtres, je crois sans m'amuser aux imaginations pointues dont vous chatouillez le temps pour le faire marcher plus vite, que la lune est un monde comme celui-ci, à qui le nôtre sert de lune. » Quelques-uns de la compagnie me régalerent d'un grand éclat de rire. « Ainsi peut-être, leur dis-je, se moque-t-on maintenant dans la lune, de quelque autre, qui soutient que ce globe-ci est un monde. » Mais j'eus beau leur alléguer que Pythagore, Epicure, Démocrite et, de notre âge, Copernic et Kepler, avaient été de cette opinion, je ne les obligeai qu'à rire de plus belle. Cette pensée cependant, dont la hardiesse biaisait à mon humeur, affermie par la contradiction, se plongea si profondément chez moi, que, pendant tout le reste du chemin, je demeurai gros de mille définitions de lune, dont je ne pouvais accoucher ; de sorte qu'à force d'appuyer cette croyance burlesque par des raisonnements presque sérieux, il s'en fallait peu que je n'y déferasse déjà, quand le miracle ou l'accident, la Providence, la fortune, ou peut-être ce qu'on nommera vision, fiction, chimère, ou folie si on veut, me fournit l'occasion qui m'engagea à ce discours [...] — Mais, ajoutais-je, je ne saurais m'éclaircir de ce doute, si je ne monte jusque-là ?

— Et pourquoi non ? me répondais-je aussitôt.

L'envol de Cyrano vers les États et Empires de la Lune est précédé, à l'orée du texte, par cette pointe : « Et pourquoi non ? ». La formule, brève, interrompt le cours des pensées et de la conversation, comme pour ouvrir une brèche vers des possibles qui n'étaient jusque là pas accessibles. Cela ne signifie pas, pourtant, qu'ils s'opposent au réel. La formule ne prend pas son impulsion sur un adversatif ; c'est la conjonction de coordination « et » qui est choisie (et non pas « mais »). De la même manière, l'humour dont le texte est empreint n'est pas le contraire du sérieux mais de l'esprit de sérieux. Cette ouverture invite, me semble-t-il, à penser un rapport entre le spéculatif (ou le fictif) et l'actuel (ou le réel) qui n'est ni abstrait, ni contrefactuel, ni déconnecté. Il s'agirait moins de nier l'existence du sol sous nos pieds que de l'envisager comme un point d'appui, et de prendre son envol.

sembler, inventer des manières d'amitié quand le désir s'est retourné comme une chaussette triste, se quitter aussi, se dessaisir de ce qui dit « moi », passer au fil de l'épée, rendre grâce, s'ouvrir à la beauté des multiples de Un et, à force d'improbables agencements entre nous et jusque dans chacune de nos tribus intérieures, toucher à l'horizon, ici même. Voici les derniers mots. Tristesse : élan. Goûter la fin, c'est peut-être le début. — Et pourquoi non ?

156
34
35
43
68
41
157
77

George
Bernard
Shaw, *Back to
Metuselab
(A Meta-
biological
Pentateuch)*
I. In the
Beginning
(I, 1), Londres
- New York,
Constable
- Brentano,
1921,
disponible sur
Wikisource.
« THE
SERPENT.
If I can do
that, what can
I not do ?
I tell you I am
very subtle.
When you and
Adam talk,
I hear you say
'Why ?'
Always 'Why ?'
You see
things ;
and you say
'Why ?'
But I dream
things that
never were ;
and I say
'Why not ?' ».

Index des citations centrales, par nom d'auteur·rice

Alain-Fournier		27 C	Kourouma Ahmadou	33 ☞
Bastos Augusto Roa		128 +	Labou Tansi Sony	39 ☞ 150 00
Baudelaire Charles		51 00	Lalonde Michèle	66 00 67 00
Borges Jorge Luis		134 ☞	Leiris Michel	137 ☞
Brault Jacques	72 00 111 C	145 00	Luca Ghérasim	44 ☞
		146 00	Mallarmé Stéphane	152 ☞
Brossard Nicole		129 +	Mestokosho Rita	99 C
Celan Paul	68 00 69 00 70 00	88 00	Michaux Henri	52 00 53 00 73 00 76 00
	120 + 121 +	122 +		82 00 116 C 155 ☞
		135 ☞	Micone Marco	109 C
Cendrars Blaise		151 00	Miron Gaston	93 C
Césaire Aimé	114 C	115 C	Montesquieu	133 ☞
Corneille Pierre		28 ☞	Mouawad Wajdi	74 00
Damasio Alain	77 00 78 00	79 00	Moure Erín	50 00 124 + 125 +
Danielewski Mark Z.		153 ☞ 154 ☞	Nathanaël	59 00 60 00 103 C
De Bergerac Cyrano		158 ☞	Nelligan Émile	55 00
De Gaulejac Clément	37 ☞ 38 ☞	57 00	Novarina Valère	80 00
De Montaigne Michel		49 00	Okara Gabriel	92 C
De Ventadour Bernard		29 C 30 C	Ouologuem Yambo	112 C
Desjardins Richard		63 00	Perec Georges	64 00
Duras Marguerite		147 00	Ponge Francis	43 ☞
Éluard Paul	47 00 48 00	138 ☞	Portante Jean	95 C
		149 00	Prescott Marc	94 C
Fatrasies (d'Arras)	40 00 41 00	130 +	Proust Marcel	45 00 46 00 106 C
	131 +	132 ☞	Rimbaud Arthur	139 ☞ 140 ☞
Fermaille		75 00	Robin Régine	102 C
Forest Jean		97 C	Rousseau Jean-Jacques	61 00 105 C
Garneau Michel		113 C	Salgado Jenny	110 C
Genet Jean		65 00	Saro-Wiwa Ken	36 ☞
Giraudoux Jean	107 C 108 C	148 00	Sarraute Nathalie	54 00 136 ☞
Goytisolo Juan	71 00 85 00	86 00	Tarkos Christophe	34 ☞ 35 ☞ 157 ☞
	87 00 117 C	118 +	Tawada Yoko	83 00
	119 + 126 +	127 +	Tremblay Larry	96 C
Guimarães Rosa João		42 ☞ 123 +	Van Niekerk Marlene	89 00 90 + 91 +
Guyotat Pierre		84 00	Verlaine Paul	25 C 26 C 143 ☞ 144 00
Ionesco Eugène	62 00 104 C	156 ☞	Virgile	56 00
Jacob Suzanne		58 00	Wilhelmy Audrée	141 ☞ 142 ☞
Jarry Alfred		81 00	Wolfson Louis	100 C 101 C
Jensen Flemming		31 ☞ 32 ☞		
Khatibi Abdelkébir		98 C		

Ouverture



Mot



Lecture



Subjectivation



Langue



Visualiser



Intertextualité



Traduction



Comparaison



Savoir



Temporalité



Possible



À GAUCHE DU TEXTE LITTÉRAIRE CITÉ ET DE L'INTERPRÉTATION AU CENTRE DE LA PAGE PREND PLACE UN AUTRE EXTRAIT EMPRUNTÉ, CETTE FOIS, À UNE ŒUVRE THÉORIQUE QUI PEUT RELEVER DE N'IMPORTE QUELLE SCIENCE DITE

ici
UN ÉCHO

DURE OU HUMAINE : PHILOSOPHIE, PHYSIQUE OU CHIMIE, SOCIO ANTHROPOLOGIE ... LE RAPPORT ÉTABLI ENTRE LES TEXTES NIEST PAS DE SURPLÔMB NI D'ILLUSTRATION DÉCORATIVE IL S'AGIT BIEN

PLUTÔT D'UNE MISE EN ÉCHO OU D'UNE RÉSONANCE. DE MÊME QU'UNE ONDE CHANGE DE PÉRIODE SPATIALE ET TRACE UNE COURBE DIFFÉRENTE SELON LE MILIEU QU'ELLE EST AMENÉE À TRAVERSER LA FORME DE RELATION DÉGAGÉE DU TEXTE CENTRAL VIENT SE RÉPERCUTER DANS LA COLONNE DE GAUCHE AVEC UN INDICE DE RÉFRACTION PROPRE À LA PERSPECTIVE CRITIQUE ET PERMET DE VOIR L'ÉCART ENTRE UN MODE DE RÉFLEXION CONCEPTUEL

UN REBOND PAR LÀ

OUVRIR ENCORE

ET UN MODE SENSIBLE QUI PENSE AUSSI MAIS AUTREMENT.

TOUT EN BAS MÉNAGER DU DONNER QUI EN MOI DIAPASON

ici

COMMENCE LA LECTURE : L'IMPULSION EST DONNÉE À CHAQUE PAGE PAR UN EXTRAIT DE TEXTE LITTÉRAIRE. LE CHOIX S'EST FAIT PAR AFFINITÉS ET AUSSI PARCE QUE CHAQUE EXTRAIT MET EN JEU UNE FORME DE RELATION

SOUS LA CITATION SE TROUVE UNE INTERPRÉTATION QUI PORTE PARTICULIÈREMENT ATTENTION À LA RELATION SUGGÉRÉE PAR L'EXTRAIT IL NE S'AGIT PAS D'UNE FORMULATION EXPLICITE QUE L'ON POURRAIT ISOLER SUR LE PLAN DES ÉNONCÉS NI ENTRE LES PERSONNAGES LA SINGULARITÉ DE CHAQUE RELATION TIENT AVANT TOUT À LA MANIÈRE SPÉCIFIQUE QUE CHACUN DES TEXTES A DE LA METTRE EN ŒUVRE

PARCE QU'INTERPRÉTER C'EST AUSSI ÉTABLIR UN DIALOGUE AVEC DES SOURCES ANTERIEURES, LES RÉFÉRENCES FIGURENT ICI

LA COLONNE DE DROITE PROPOSE UNE FAÇON D'EXPÉRIMENTER LA FORME DE RELATION ESQUISSÉE PAR LES TEXTES EN PLONGEANT DANS UNE EXPÉRIENCE, UNE ÉTUDE DE CAS QUI PEUT ÊTRE UNE SITUATION DE VIE OU UNE ŒUVRE D'ART,

UN COLLECTIF, UNE LUCIDE. L'ENJEU EST D'OFFRIR UN ANCRAGE HORS TEXTE ET AUSSI UNE OCCASION DE SE METTRE EN RELATION AVEC DES ÎLES

DES PERSONNES ET CONSTELLATIONS QUI NE SAVENT PEUT ÊTRE PAS ENCORE QU'ELLES EXISTENT ICI ET LÀ. EN EFFET L'HYPOTHÈSE QUI PORTE CE LIVRE CONSISTE À ACTIVER UN LARGE ÉVENTAIL DE FAÇONS DE FAIRE LIEN, CONTACT, MAILLE. SI LES LUTTES SONT SOUVENT CONVIEES À CONVERGER, IL SE PEUT AUSSI QUE LA TRAVÉE DE POUFRE, LE RETRAIT OU LA PROLIFÉRATION S'AVÈRENT BÉNÉFIQUES. ÉCRIRE ET LIRE CE TEXTE FORME AUSSI

UNE ESPÈCE D'AGENCEMENT DES FOULES SANS NOMBRE QUI TISSENT CHAQUE "JE".

EN ÉCHO ENCORE

ici ET AUSSI LÀ

ET VOUS?

22 €

ISBN : 979-10-95630-26-5



J'ai voulu UN ESPACE ACCÈS À CE VIBRE AU DES TEXTES